38137/A

CONSIDÉRATIONS

ET

CONJECTURES

SUR

LES FONCTIONS

ET

LES MALADIES DES NERFS:

PAR M. LE DOCTEUR MUSGRAVE.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

A BOUILLON,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXX.

30557

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

SUR

L'OBJET

DE CET OUVRAGE.

Parmi les phénomenes de l'économie animale dans l'état ſain, aucuns ne préſentent autant de difficultés pour leur explication que ceux qui tiennent aux fonctions des nerfs : & dans l'état malade, par une conſéquence naturelle, il y a beaucoup d'obſcurités & de conjectures. On ſeroit injuſte ſi l'on en arguoit contre les Médecins ou contre la médecine. Les anciens manquoient des lumieres néceſſaires pour pénétrer les myſteres de la nature ; ce n'eſt

que depuis peu de temps que les expériences accumulées, les observations répétées, & la bonne philosophie ont ouvert une route qui peut-être, nous conduira à une bonne étiologie des maladies nerveuses. Cette espérance ne paroîtra fondée qu'à ceux qui sont instruits des grandes découvertes de la physique & de la chymie moderne. Quoique nous ne puissions pas nous flatter d'avoir pénétré le secret de la nature, ces sciences nous ont fourni des traits de lumiere, qui, au moins, nous autorisent à tenter des découvertes ultérieures, pourvu que nous distinguions toujours ce qui est conjecture de ce qui est certitude.

En analysant de cette façon plusieurs ouvrages publiés depuis peu sur les fonctions des nerfs, ou sur leurs maladies, ils nous paroissent des essais

qui ne doivent point être négligés ; jamais les Médecins n'ont eu autant d'avantages pour développer ces myſteres, & jamais ils n'ont eu autant d'occaſions de multiplier leurs expériences & leurs obſervations.

Sous ce point de vue, tous les Médecins liront avec intérêt un Eſſai publié par un Anglois, dans lequel on trouvera les maladies préſentées dans un nouveau jour : avant de parler de l'ouvrage & de ſon but, il ſera bon de faire connoître l'auteur. M. Samuel Muſgrave *eſt petit-fils de* Guillaume Muſgrave, *auteur très-connu en médecine par ſes traités latins ſur les affections arthritiques. Le premier a publié à Londres, en* 1776, *les deux ouvrages ſuivants, dont nous avons pris plaiſir à réunir la traduction. Dans le premier, il établit une nouvelle doc-*

trine qu'il rend générale pour toutes les maladies. Comme nos fonctions dépendent de l'influence des nerfs, par une conſéquence naturelle, il établit que toutes les maladies ont leurs principes dans les affections nerveuſes.

C'eſt peut-être trop étendre l'empire des nerfs : mais ſi c'eſt une erreur, on trouvera dans la maniere dont elle eſt préſentée des faits & des obſervations intéreſſantes miſes dans un nouveau jour ; l'auteur a trouvé dans la théorie ordinaire du vice des humeurs, tant de difficultés à rendre raiſon de certains phénomenes des maladies ; &, d'un autre côté, de ſi grands effets dépendants ſûrement du vice de l'influence des nerfs, qu'il s'eſt arrêté à cette derniere cauſe, & qu'il l'a préſentée comme la ſource des maladies, même de celles qui nous paroiſſent les

plus humorales. Pour tirer un plus grand avantage de ce plan de pathologie, il eſt utile de marquer le point où ſont parvenues nos connoiſſances ſur les fonctions des nerfs.

La ſenſibilité priſe en général eſt la faculté d'appercevoir les objets extérieurs ſous quelque rapport. L'homme les connoît ſous cinq rapports, qui ſont les ſens externes. Des êtres plus parfaits peuvent les connoître ſous plus de rapports. Cette faculté précieuſe qui diſtingue l'animal de tous les corps inanimés dépend des nerfs. Il n'y a qu'eux de ſenſibles, & toutes les parties de l'animal n'ont de la ſenſibilité que par eux. Si l'on pouvoit imaginer un animal ſans nerfs, ce ſeroit une ſtatue ſans ſentiment & ſans mouvement, qui n'auroit que les propriétés communes à la matiere. Ce ſont donc

les nerfs qui portent par-tout le ſentiment & le mouvement. Mais, par quelle organiſation ſont-ils doués de cette admirable propriété? C'eſt ſur quoi nous n'avons encore que des conjectures, & il eſt probable que les hommes ſeront toujours réduits à cette reſſource; car, par ſa nature même, la ſource du ſentiment ne doit pas être ſoumiſe à nos ſens; elle les affecteroit continuellement; elle troubleroit, elle anéantiroit les ſenſations. La ſource du ſentiment doit donc être néceſſairement hors de la portée de nos ſens; que cet obſtacle n'empêche pas nos recherches. Combien de découvertes n'a-t-on pas faites ſur des ſubſtances qui préſentoient les mêmes difficultés? D'ailleurs, nous ne manquons pas de faits qui nous préſentent des moyens de vaincre ces difficultés.

Tout ce qui intercepte la communication des nerfs avec le cerveau, enleve la ſenſibilité & la mobilité volontaire qui eſt toujours une ſuite de la ſenſibilité. C'eſt de cet organe que découle le principe de la ſenſibilité. Cette vérité a été miſe tant de fois dans le plus grand jour, qu'on ne peut plus en douter. Mais quel eſt le méchaniſme par lequel les nerfs donnent de la ſenſibilité? Voilà une queſtion qui tient encore à cette philoſophie carteſienne, qui vouloit trouver des raiſons méchaniques de tout. Ne pourroit-on pas dire que les nerfs ſont ſenſibles par leur nature, comme les muſcles ſont irritables, comme tous les corps ſont graves? Mais ce ſeroit admettre des qualités occultes ſur un objet qui nous permet d'aller beaucoup plus loin. On ne peut ſe fixer qu'à deux idées ſur le

problême intéreſſant de la ſenſibilité ; elle réſide ou dans les enveloppes des nerfs, où dans leur tiſſu médullaire. Il eſt démontré que ce n'eſt point dans leurs enveloppes, puiſque bien des nerfs en ſont dépourvus là où ils exercent le ſentiment. Bien d'autres raiſons s'oppoſent à admettre cette hypotheſe. C'eſt donc la ſubſtance médullaire des nerfs qui eſt l'organe du ſentiment, en ſe propageant, & en ſe diviſant en une infinité de ramifications, elle répand cette qualité dans toutes les parties.

Suivons cette méthode analytique, elle nous conduira à des certitudes ſur un objet impénétrable à nos ſens. Il ne s'agit que de multiplier les données, & d'en tirer tout l'avantage poſſible. L'anatomie peut-elle nous éclairer ſur la nature & la compoſition de la ſubſtance médullaire des nerfs ? On

trouve dans le tiſſu de cette ſubſtance des filets très-tenus & très-délicats qui ſe propagent en ſe diviſant, en traçant une infinité de ramifications, qui ſe portent par-tout, qui forment des entrelacements irréguliers, qui quelquefois ſe réuniſſent & ſe ſéparent de nouveau, qui communiquent les uns avec les autres dans toute l'étendue de la machine. La ſubſtance médullaire de quelques nerfs eſt ſi molle, que l'on ne peut y découvrir exactement cette organiſation fibreuſe; mais on la voit très-diſtinctement dans quelques parties du cerveau, dans la moëlle épiniere & dans tous les nerfs. Nos ſens ne s'arrêtent point encore là; nous pouvons pénétrer plus avant dans le tiſſu de ces organes. Tous les nerfs ſont formés de la ſubſtance médullaire du cerveau, ou de celle de l'épine; or, le

ſang eſt porté au cerveau & à l'épine par de grandes arteres. Seroit-ce en vain que ces organes recevroient à peu près le tiers de la maſſe du ſang? N'auroit-il d'autre uſage que de revenir par les veines qui different ici de celles des autres viſceres. A quoi ſerviroit cette diviſion des arteres que l'on voit dans la ſubſtance corticale du cerveau, puiſque l'on ne peut pas douter qu'elle ſoit vaſculeuſe; il eſt naturel de conclure qu'il ſe fait dans le cerveau une ſecrétion particuliere d'un fluide inconnu qui imbibe ou qui arroſe le tiſſu des nerfs & le parcourt pour être l'organe du ſentiment & du mouvement. On pourroit appuyer cette conjecture d'un ſi grand nombre de faits & de raiſonnements, qu'il faudroit être pyrrhonien pour douter de ſon fondement. Je ſais que ce n'eſt

que reculer la difficulté, parce que l'on demandera comment ce fluide, quoique matériel, eſt l'organe du ſentiment, du mouvement, enfin la ſource des fonctions intellectuelles. On pourra former des objections ſur le mouvement de ce fluide, oppoſer des doutes ſur ſon économie en général, ſur ſa nature, ſur ſes fonctions dans les différents nerfs, puiſque les uns ne ſont frappés que des ſons, d'autres ſeulement par la lumiere, d'autres par les matieres odorantes, &c. On pourra demander quelle différence il y a dans le tiſſu de chacun d'eux, pour exécuter ces différentes fonctions. Si nous ſommes de bonne foi, nous avouerons que ces queſtions ſont inſolubles juſqu'à préſent, mais une vérité n'en détruit pas une autre ? en accuſant notre peu de lumieres, en rejettant les fictions

que l'on trouve ſur ces objets dans la plupart des livres de phyſiologie, nous ne pouvons mettre en doute l'exiſtence d'un fluide qui vivifie l'économie animale, qui conſtitue les facultés intellectuelles, puiſque toutes ont leur ſource dans la ſenſibilité, qui lie enfin le phyſique au moral. Ce même fluide devient la ſource des mouvements qui dépendent de la volonté; car la volonté eſt toujours l'effet médiat ou immédiat d'une ſenſation. Un être qui ſeroit dépourvu de ſenſibilité, eût-il les organes du mouvement volontaire, c'eſt-à-dire, les muſcles en liberté, cet être n'auroit point de mouvement volontaire, puiſque n'ayant point de ſenſibilité, il n'auroit point de volonté, ce qui prouve invinciblement que les mouvements de cette claſſe ont leur ſource premiere dans la

ſenſibilité. Je ne parle pas des mouvements automatiques & involontaires, comme celui du cœur, de la reſpiration dont la ſource tient à d'autres cauſes. Oſerons-nous à préſent tenter de déterminer la nature de cette ſubſtance qui donne la ſenſibilité & l'organiſation par laquelle il ſe prépare, comment ſes affections produiſent des repréſentations intellectuelles des objets qui ont frappé les ſens d'une maniere appropriée à chacun de ces organes ? C'eſt ici que nous ſommes livrés aux conjectures, & tout ce que nous avons dit n'a fait que reculer la difficulté ; car le fluide des nerfs, quelque tenu qu'il ſoit, eſt toujours de la matiere ; il eſt cependant la ſource des perceptions ; le fluide des nerfs eſt-il donc ſuſceptible de perceptions ? Voilà ce qu'il faudroit prouver pour établir

ſolidement le ſyſtéme intellectuel. Les métaphyſiciens n'ont pu pénétrer juſques-là, c'eſt de la médecine ; c'eſt-à-dire, de l'obſervation des fonctions du cerveau dans l'état ſain & dans l'état malade que l'on pourra obtenir quelques éclairciſſements ſur ce point. Mais arrêtons-nous au phyſique, & tâchons de donner quelques idées ſur la nature du fluide animal. Ce ne ſera que par des analogies que nous pourrons y parvenir. L'infinie ténuité de la matiere de la lumiere, ſa mobilité, celle du fluide électrique, les effets étonnants de ce fluide, l'action de la matiere magnétique, les phénomenes de la torpille, la nature du phlogiſtique ; celle des émanations connues ſous le nom de gas : tout cela rapproché & comparé avec les phénomenes de l'économie animale, ne

peut-il pas répandre quelques lumieres sur l'exiſtence d'un eſprit animal ? On trouve encore dans l'analogie des animaux & des végétaux de nouvelles preuves de l'exiſtence de ce fluide vivifiant, ſéparé dans le cerveau & porté par les nerfs dans toutes les parties du corps. Je me perſuade que cet eſprit eſt le moyen d'union entre le corps & l'ame ; il eſt la ſource des facultés intellectuelles, puiſqu'il donne la ſenſibilité & la vie ; il eſt néceſſaire pour l'exécution de toutes les fonctions ; elles portent l'empreinte de ſes qualités, & ſes altérations ne peuvent manquer d'influer ſur leur économie. Voilà la baſe du ſyſtéme qu'il falloit connoître pour pénétrer les vues de M. Musgrave. *D'après cela, on pourra ſentir la valeur de ſes réflexions, & on y trouvera des idées neuves*

dignes de l'attention des philoſophes qui ont banni de la médecine les dogmes plus reçus que bien fondés des méchaniciens qui recourent toujours aux vices des ſolides & des fluides, pour rendre raiſon des maladies & de leurs ſymptômes. Le ſecond ouvrage contenu dans ce volume, & qui ſe trouve à la ſuite de ces Conjectures ſur les maladies des nerfs, eſt un eſſai ſur la nature & la cure de la fievre appellée vermineuſe. M. Samuel Muſgrave *décrit cette maladie comme il l'a vue dans le pays qu'il habite, & il indique le traitement qui lui a le mieux réuſſi. Quoique ce traitement ne puiſſe pas être adopté excluſivement dans tous les pays où regnent des fievres vermineuſes, il ſera avantageux de recueillir les faits dont l'auteur eſt un témoin digne de foi.*

E R R A T A.

Page 10, ligne 9, entraîné ; *lisez*, entraînés.

Ibid, ligne 25, bileux ; *lisez*, bilieux.

Page 14, ligne 14, que la circulation ; *lisez*, si la circulation.

Page 109, *aq. ten* ; mettez, *aq. Tanacet.*

CONSIDÉRATIONS

ET

CONJECTURES

SUR LES FONCTIONS

ET

LES MALADIES DES NERFS:

Par M. le Docteur Musgrave.

Ouvrage traduit de l'Anglois par M. Lacombe.

ON répete ſans ceſſe & comme par écho qu'il n'eſt point de doctrine, point de ſyſtême qui puiſſent être admis par une ſaine raiſon, s'ils ne ſont fondés ſur l'expérience. C'eſt le cri univerſel de la philoſophie. Elle ne conſidere pas que même dans les ſciences naturelles, il eſt une infinité de points qui ne peuvent être ſoumis à cette regle excellente à la

vérité, mais ſouvent peu d'accord avec les bornes de l'eſprit humain. A l'égard de ces objets, il eſt forcé de s'en tenir aux ſimples lumieres du raiſonnement & de la réflexion. La médecine, cet art de guérir, en eſt réduite là, malgré mille tentatives ingénieuſes qu'elle a faites pour s'élever & ſe perfectionner à l'aide de l'expérience. Eſt-il poſſible d'en faire ſur le corps humain, quand on le déſire, quand on en a beſoin ? Il ne reſte donc aucun moyen aſſuré de déterminer avec une certitude philoſophique les effets qui ſont produits en nous par l'application des ſecours de la médecine.

Nous pouvons, il eſt vrai, rechercher & fixer peut-être les puiſſances antiſeptiques du nitre, du camfre ou du quina, mais en agiſſant ainſi, que découvrons-nous ? Les effets produits par ces ſubſtances ; nos recherches ſont donc bornées entiérement à la nature de l'agent, au lieu de comprendre tout enſemble l'agent & le patient : en outre, quand même on auroit vaincu cette difficulté, il en

reſteroit encore d'une bien plus grande conſéquence.

J'oſe dire ſans craindre la contradiction d'aucun phyſicien, qu'il eſt impoſſible d'arriver à une concluſion certaine & univerſelle par les expériences faites ſur le corps vivant: la différence qu'il y a d'un individu à l'autre y mettra toujours un obſtacle invincible. Nos ſpéculateurs ont poſé en axiome, *que la nature doit être uniforme.* Je le crois vrai, ſtrictement parlant, dans un ſens métaphyſique; les corps conſtitués de la même maniere doivent avoir indubitablement les mêmes propriétés. Mais il ne s'enſuit pas delà que la nature ſoit uniforme dans le ſens que le prendroit le vulgaire. Les corps que leur conformité dans pluſieurs propriétés eſſentielles, fait ranger ſous une dénomination ſpécifique, ne ſont pas toujours conſtitués de la même maniere; ils peuvent être doués de pluſieurs propriétés différentes, ſoit actives, ſoit paſſives.

Ainſi, le fer tiré de diverſes mines, differe ſouvent en ductilité, malléabilité & autres propriétés au point

que pour corriger les défauts des diverſes eſpeces, il eſt néceſſaire de fondre enſemble celles qui ont des qualités contraires.

Et combien, dans le regne végétal, le vin, les fruits, les arbres de haute futaie d'un pays, ne ſurpaſſent-ils pas en bonté & en force ceux d'un autre climat? Combien auſſi les médicaments tirés des diverſes eſpeces de plantes ne different-ils pas en vertus?

Qu'y a-t-il donc qui nous doive ſi fort ſurprendre en remarquant une diſparité frappante dans les divers individus de l'eſpece humaine? dont le plus ou le moins de ſenſibilité doit produire toutes ces différences ſi extraordinaires.

Dans le fait, preſque chaque individu a quelque choſe de particulier dans ſa conſtitution, de même que chaque viſage a ſes traits diſtinctifs. Les preuves de ce que je soutiens ſe préſentent naturellement à l'obſervateur le moins attentif. Il n'y a rien néanmoins de ſi frappant que ce que le ſavant M. Kalm dit avoir

vu de l'effet de l'arbre-poiſon, qui croît dans l'Amérique. Une perſonne peut le toucher & le manier comme il lui plait ; coupez-le, pellez-le, ôtez-lui ſon écorce, frottez-la dans la main, reſpirez-en l'odeur, répandez-en le ſuc ſur la peau, & faites d'autres expériences à peu près pareilles, & vous n'aurez aucun accident à en craindre. Mais une autre perſonne n'oſera pas même toucher l'arbre lorſque ſon bois eſt frais, ni s'expoſer à la fumée du feu qui le conſume ſans en ſentir des effets pernicieux. Son corps, ſon viſage, ſes mains s'enfleront tout-à-coup, & elle éprouvera une vive douleur (1).

Monſieur Kalm nous raconte encore un fait aſſez ſingulier de ſa ſervante, qui, peu de temps après qu'elle fut débarquée à l'Amérique, voulut manier l'arbre-poiſon; elle parut même rire des effets qu'on lui attribue. Mais, un an après, à l'époque de ſes

(1) Voyez les voyages de Kalm en Anglois, vol. 1, pag. 77. Le détail de cet arbre-poiſon qui eſt très-curieux contient 5 pages in-8.

regles, cette fille ſe ſentit très-incommodée, & elle eût les mêmes ſymptomes que nous venons de décrire. Dans quelles vues ſeroit-il donc néceſſaire de faire des expériences ſur quelque individu, puiſqu'ils different tous en qualités & en habitudes de tout le reſte de la même eſpece, au point que ſes plus fortes habitudes ſouffrent une variété journaliere, & different d'elles-mêmes ſelon les circonſtances ?

Je ſuis donc fortement enclin à penſer que les ſavants qui ont travaillé à découvrir la théorie des maladies, ont cherché celle qu'on ne peut pas raiſonnablement trouver. On pourroit comparer ces Meſſieurs à ce tailleur de la fable, chargé de faire un habit pour la lune ; & qui eut la bonhomie de couper l'étoffe ſur la grandeur d'une de ſes phaſes, ſans prévoir qu'après la révolution de celle-ci, l'habit ſeroit trop petit pour les deux phaſes ſuivantes.

Qu'eſt-ce que la théorie ? Une chaîne étroitement unie de ſituations univerſellement vraies. Or, à l'égard

des maladies & de leur guériſon, qui dépendent de la maniere dont le corps eſt affecté par les différentes ſubſtances qui agiſſent ſur lui, il eſt évidemment impoſſible de regler & de fixer aucune ſituation qui puiſſe être univerſellement vraie; car il n'y a pas deux individus qui ſoient affectés de la même maniere, comme il n'y en a pas un ſeul ſur lequel les mêmes cauſes produiſent conſtamment les mêmes impreſſions : il eſt vrai, qu'il y a une relation générale dans la plus grande partie des individus, au moyen de laquelle on peut établir quelques regles générales de pratique, comme dans une figure extérieure, il y a une proportion générale entre les dimenſions des diverſes parties, qui eſt d'un grand ſecours au peintre & au ſtatuaire; & quoiqu'il n'y ait peut-être pas dans la nature deux corps humains exiſtants, dans leſquels la même proportion ſe faſſe remarquer dans tout leur enſemble, la réunion des traits de conformité & les conſéquences qu'on peut en tirer, n'en ſont vraiſemblablement pas moins

le plus haut degré de connoiſſance que nous ſoyons capables d'acquérir ſur les propriétés paſſives du corps humain, & dont nous devons être contens, ſans prétendre aller plus loin.

Cependant quoiqu'il ſoit impoſſible d'établir l'action d'aucune ſubſtance extérieure ſur nous, il n'y a pas un grand effort à faire pour découvrir pluſieurs relations, que les principales parties conſtituantes de notre corps ont l'une avec l'autre.

Ainſi, quelque différence qu'il puiſſe y avoir dans les éléments de la ſtructure humaine, il n'y a cependant aucun individu dans lequel le cœur & les arteres ne pouſſent le ſang & où les veines ne les renvoient ; dans lequel les muſcles ne ſoient pas la cauſe immédiate, & les nerfs la cauſe premiere du mouvement.

Ces relations probablement inaltérables peuvent donc devenir l'objet de la ſcience, & cette ſcience peut auſſi s'accroître & ſe perfectionner par la découverte de relations nouvelles.

Le deſſein principal de ce traité,

eſt d'augmenter le nombre de ces relations, & de montrer que lorſque le corps humain eſt dérangé, la premiere impreſſion morbifique ſe fait ſur les nerfs; d'où le germe funeſte s'étend excluſivement ſur les autres parties; &, qu'au contraire, lorſque la ſanté ſe rétablit, la premiere impreſſion ſalutaire ſe fait pareillement ſur eux, en ſorte qu'ils ſont le foyer d'où découlent la ſanté & la maladie.

Ce théoreme, ſi digne de ce nom, n'eſt pas ſi ſtérile en corolaires utiles, qu'il le paroît au premier coup-d'œil; entre autres avantages, il ouvre un champ très-vaſte au praticien pour l'adminiſtration des remedes.

Rien n'eſt ſi commun aujourd'hui que de trouver des théoriciens qui mépriſent hautement un remede quand ils ne peuvent rendre raiſon de ſa maniere d'agir.

Les emplâtres, vous diſent-ils, ne ſont autre choſe qu'une couverture chaude & tenace. Les fomentations aromatiques ne ſont pas plus utiles ni meilleures en aucune circonſtance que l'eau chaude: enfin, les liniments

& les embrocations ne peuvent entrer dans la circulation, & c'eſt pour cela qu'ils font très-peu ou point de bien au malade : en effet, dans cette ſuppoſition, il eſt néceſſaire que les médicaments, pour qu'ils puiſſent avoir des effets ſalutaires, ſoient d'abord incorporés avec le ſang & les humeurs, & entraîné, dans la circulation. Mais, au contraire, ſi les nerfs ſont le grand véhicule des remedes; alors chaque application ſur la peau, ſéparée des nerfs ſeulement par un épiderme poreux, peut faire aiſément une impreſſion ſur eux ; & procurer la guériſon dans toutes les affections locales.

Et pour donner un autre exemple ; s'il eſt vrai, comme je tâcherai de le montrer, qu'une ſimple irritation de nerf peut cauſer la corruption immédiate des fluides qui ſont dans le département de ce nerf; il eſt eſſentiel de conſidérer d'abord, ſi les violents vomiſſements bileux qui accompagnent certaines coliques, au lieu de cauſer l'irritation des inteſtins, n'en peuvent pas être l'ef-

fet ; & conſéquemment ſi ce n'eſt pas une mauvaiſe pratique dans chaque cas de tenter d'enlever cette bile par les cathartiques. Je ſerois très-circonſpect ſi j'étois ſeul du ſentiment que la colique bilieuſe eſt très-bien guérie par les ſeuls opiatiques. Mais l'autorité reſpectable du Docteur Waren me juſtifie ici pleinement. Je la cite avec autant de confiance que de reconnoiſſance, puiſque j'ai ſuivi ſa méthode avec un ſuccès toujours égal (1). Ceci poſé, je dis donc qu'un opiatique peut arrêter la génération de cette bile acrimonieuſe, & que tout homme vrai & ſincere qui cherche à s'inſtruire, doit avouer, & reconnoître que l'irritation a donné naiſſance à cette humeur viciée.

Je crois pouvoir ajouter encore ici en paſſant, que l'obſtacle principal qui a retardé juſqu'ici les pro-

(1) Med. tranſact. vol. 2 p. 68. Il compare Sydenham : *de iliaca paſſione ; proceſſ. in morb. p.* 57. De Haën rat. medendi. vol. 1. p. 184. ed. Lugd. Bat.

grès de la médecine, eſt, ſelon moi, l'entrepriſe folle de vouloir la fonder ſur les principes connus des autres ſciences, & l'expliquer par eux. Quelques perſonnes même très-éclairées ont appellé à ſon aide la chymie; d'autres ont eu recours à la méchanique, & d'autres enfin à l'hydraulique. En appuyant trop ſur quelques points, en gliſſant ſur les autres, il ont bâti une théorie qu'ils ont plâtrée comme ils ont pu. Théorie abſurde qui paroît à des yeux non prévenus, s'écarter diamétralement de la vraie théorie, comme une fauſſe clef qui n'entre qu'à moitié dans la ſerrure, differe de la vraie qui correſpond parfaitement bien avec la garde & avec tout le corps intérieur de la ſerrure.

Je me flatte de prouver dans peu que la médecine eſt une ſcience, vraie, indépendante, diſtincte, fondée, non ſur les propriétés générales de la matiere ſolide ou fluide, comme les méchaniques ou l'hydraulique, ni ſur les affinités mutuelles des différents éléments comme la

chymie ; mais qu'elle eſt fondée ſur les propriétés particulieres des corps animés, propriétés ſubtiles, épurées, ſpirituelles, ſemblables à ces ſubſtances magnétiques & électriques, qui préſentent des phénomenes que perſonne n'oſe à préſent entreprendre d'expliquer par les loix ordinaires de la matiere & du mouvement.

CHAPITRE PREMIER.

De la circulation du ſang ; comme elle eſt produite par les nerfs.

Je crois qu'on n'oſera pas mettre en queſtion, que la circulation du ſang dans un certain ſens, eſt retardée, preſſée ou hâtée par l'action des nerfs ; car le cœur étant muſculaire, & ſa puiſſance d'agir dépendant des nerfs, il doit contracter une force plus ou moins grande, à proportion que la puiſſance communiquée par ſes propres nerfs eſt

plus ou moins étendue. Que les nerfs n'aient aucune puiſſance de diminuer ou d'accroître la vélocité du ſang après qu'il eſt ſorti du cœur, c'eſt une queſtion qui me paroît très-douteuſe, & qui mérite d'être éclaircie par les ſavants les plus conſommés.

Pour eſſayer de répondre à cette queſtion, il faut, je crois, conſidérer d'abord quelques phénomenes qui naiſſent évidemment de l'action des nerfs; puiſqu'ils dépendent des cauſes intellectuelles ou des impreſſions vives que certaines idées font ſur l'eſprit. Les faits dont je parle, ſont l'érection de la verge, par des penſées laſcives, & le tranſport du ſang au viſage occaſionné par la colere ou par la honte.

Maintenant que ces phénomenes ſoient produits tous les deux par quelque cauſe diſtincte de la force du cœur; cela eſt démontré, premiérement, par leur localité & enſuite par leur durée.

Par leur localité; parce que le ſang étant verſé ſur chaque partie du corps en même temps par la force

du cœur, le phénomene produit par cette force, ne pourroit pas être borné à une ſeule partie, mais il devroit affecter néceſſairement le corps entier.

Par leur durée, parce que, quel que ſoit l'effet qui naiſſe de la contraction vigoureuſe du cœur, cette durée devroit être détruite preſque auſſi-tôt par les arteres, qui ſe contractent elles-mêmes en proportion de leur reſſort & de leur diſtenſion précédente.

Il paroît encore aſſez évident que ces phénomenes doivent avoir pour cauſe la conſtriction des veines, parce que la dilatation ſucceſſive & la contraction violente des arteres qui ſuit, ne cauſeroient certainement pas une congeſtion permanente du ſang dans les parties mentionnées; il y a plus, une contraction vigoureuſe capable de vaincre la force du cœur, devroit même y prévenir l'entrée & l'amas du ſang; & conſéquemment empêcher les phénomenes auxquels on fait ici alluſion.

Il eſt donc prouvé qu'ils doivent

être produits par une conſtriction des veines qu'on a déjà ſuppoſé être la cauſe de l'érection du pénis, & qui, ſi elle eſt admiſe pour avoir lieu dans une partie, peut être appliquée ſans le moindre ſcrupule aux phénomenes analogues qu'on remarque dans les autres.

Il ſe préſente tout naturellement une queſtion : ſavoir par quelle puiſſance & par quel méchaniſme cette conſtriction eſt-elle produite ?

On doit avouer franchement que les fibres muſculaires des veines n'ont pas encore été clairement démontrées, malgré qu'il paroiſſe certain que leurs parois ſont continuellement étendues, & ont une perpétuelle inclination à ſe contracter ſur le fluide qu'elles charient. C'eſt au moyen de cette contraction imperceptible que le baron de Haller explique quelques phénomenes qu'il a lui-même obſervés ; ſavoir, le reflux du ſang, contraire à la gravité, & contraire aux loix de la circulation, vers quelque ouverture d'une veine voiſine.

Cette puiſſance, à parler exacte-

ment, ne dépend pas de la vie, parce qu'elle n'eſt pas terminée avec elle, & c'eſt pour cela, dit-il, qu'elle pourroit être rapporté à une (1) élaſticité naturelle d'une fibre cellulaire tendue.

Toutefois elle paroît dériver de la vie, parce qu'il la limite expreſſément aux animaux vivants ou morts depuis peu. Il ſeroit donc déraiſonnable de croire que lorſque les nerfs, le ſiege & la ſource de la vitalité ſont puiſſamment irrités, ils doivent & peuvent augmenter chaque puiſſance dérivée & dépendante d'eux.

Van-Swieten rapporte dans le troiſieme volume de ſes commentaires, (p. 427) un fait qui prouve que lorſque la circulation eſt interceptée, il peut en réſulter une enflure univerſelle. Un enfant qui mourut d'un paroxyſme épileptique, avoit tout ſon corps horriblement enflé. La ſurface du corps paroiſſoit en même

(1) Eléments phyſiolog. v. 2. p. 214.

temps noire, excepté les parties ſur leſquelles il repoſoit, & les places que couvroient ſes mains, qui étoient blanches les unes & les autres.

Il eſt évident que l'enflure du corps ne pouvoit pas être produite dans cette circonſtance par l'air fixe qui s'étoit dégagé, parce qu'il auroit diſtendu la peau dans toutes les parties, & auroit effacé totalement les marques que la compreſſion avoit laiſſée; l'on voit encore dans l'emphyſeme, qui eſt réellement un amas d'air élaſtique ſous la peau, que l'apparence du corps eſt blanche & non pas rouge ni noire. Voyez les obſervations médicales de Londres; vol. 2. p. 20, maintenant comme une enflure momentanée du corps, peut être ſeulement produite par le développement de l'air ou par la conſtriction des veines, & comme le phénomene de ce cas-ci ne peut pas être imputé à la premiere cauſe, il doit avoir été produit par la ſeconde.

A l'égard des phyſiciens & des naturaliſtes qui admettent que l'érection du pénis eſt cauſée par une

conſtriction des veines, le fait qui ſuit ſera une preuve déciſive & complette que les nerfs ont la puiſſance de cauſer une telle conſtriction.

Un manœuvre, dans la province de Devon, qui élevoit une meule de blé en gerbes, dans le fort de la moiſſon, gliſſa du haut du tas de blé & tomba ſur le coccyx : les vertebres des reins furent-elles diſloquées par cette chûte ? cela ne pût être décidé ſur le champ, quoique le chirurgien fut un habile praticien, & qu'il y apperçut quelques inégalités ; la moëlle du dos parut néanmoins conſidérablement offenſée ; ſes jambes & ſes cuiſſes devinrent paralytiques dans le même moment qu'il eut une érection conſtante du pénis, qui lui dura juſqu'à la mort.

N'eſt-il pas évident que dans ce cas, la paralyſie fut occaſionnée par le choc violent d'une partie des nerfs ; que l'érection fut cauſée par un choc plus léger de quelque autre partie de ces nerfs aſſez forte pour irriter ſeulement, mais pas aſſez pour les engourdir ?

La conſtriction des veines qui eſt due à l'action des nerfs, peut produire également la pâleur occaſionnée par la peur. Une telle pâleur doit provenir ſans doute de quelque changement dans les vaiſſeaux ſanguins; & n'étant pas un phénomene momentané on ne peut dire qu'elle vient de ce que la contraction du cœur & des arteres eſt ſuſpendue ; cette ſuſpenſion, excepté dans les cas d'un évanouiſſement abſolu, ne pourroit être que momentanée. Il doit donc être attribué & imputé à une diminution de conſtriction tonique ordinaire des veines ; qui fait qu'elles tranſmettent le ſang plus promptement que d'ordinaire, de ſorte qu'il en paſſe moins dans les vaiſſeaux cutanés.

Pour mieux éclaircir cette aſſertion, il faut obſerver que la foibleſſe eſt produite en même temps & par les mêmes cauſes que la pâleur ; car il eſt connu de tout le monde, qu'une perſonne vigoureuſe, ſaiſie de crainte & de peur, tombe ſubitement en foibleſſe & perd même la force de

ſe ſoutenir, lorſqu'au ſommet d'un édifice, ou ſur les bords d'un précipice, la vue du danger la trouble & l'effraie. La colere, d'un autre côté, qui colore le viſage, donne au corps une force générale, vive & animée, qui déploie les plus grands efforts & frappe les plus rudes coups.

Nous pouvons donc haſarder de conſidérer la poſition ſuivante comme probable; ſavoir, qu'il y a une certaine influence tonique exercée par les nerfs ſur le ſyſtême veineux, par laquelle il eſt tenu dans un état convenable de conſtriction; qu'un ſurcroît de cette force augmente la conſtriction, & arrête la circulation du ſang; &, qu'au contraire, une diminution de cette force diminue la conſtriction, & laiſſe couler le ſang librement; d'où il ſuit, en effet, que la force avec laquelle les parois des veines réſiſtent à la tranſmiſſion du ſang, eſt dans un état de fluctuation plus ou moins grande, ſelon que les nerfs, deſquels elle dépend, ſont plus ou moins vigoureux, & plus ou moins irrités.

Ce qui ajoute encore à la probabilité de cette doctrine, c'eſt que l'épilepſie, qui eſt une ſecouſſe violente de tout le ſyſtême nerveux, eſt accompagnée d'une conſtriction ſi forte des veines, que le ſang ne peut y entrer. De ſorte qu'en diſſéquant les perſonnes mortes dans cet état, on n'a trouvé du ſang dans aucun autre endroit, excepté dans les arteres (1).

Comme c'eſt ici la plus forte preuve qu'on puiſſe donner des nerfs ſtimulés, de même, la ſyncope eſt la preuve la plus forte de leur relâchement. La pâleur du viſage montre encore que les vaiſſeaux cutanés ſont vuides, & que le ſang coule ſans aucune réſiſtance à travers les groſſes veines intérieures.

Par ce moyen, nous obſervons la ſolution d'un autre phénomene, dont on n'a donné juſqu'ici aucune expli-

---

(1) Johnſton in London, med. obſervat. vol. 2. p. 115. Haller, phyſiol. tom. 2. p. 182. *In hydrophobo ſanguis in arteriis omnis repertus eſt, ut venæ inanes eſſent.*

cation ſatisfaiſante ; ſavoir, la grande enflure du corps qui arrive quelquefois après avoir mangé des moules. Il eſt au moins poſſible que les nerfs de l'eſtomac peuvent être ſi fortement irrités par les ſucs de cet animal, qu'ils communiquent l'irritation à chaque partie du ſyſtême, irritation qui, ſelon la doctrine expoſée ici, produiroit dans chaque partie une conſtriction des veines, dont la ſuite ſeroit une enflure univerſelle.

Je ne recherche pas à préſent dans quelle circonſtance & pourquoi les moules font du mal dans un temps & n'en font point dans un autre.

Je ne puis pourtant paſſer ſous ſilence un phénomene ſi remarquaque, ſans expoſer au moins mes conjectures : je crois donc que cette différence provient en partie de la différente ſenſibilité des eſtomacs, & en partie auſſi de l'état plus ou moins vigoureux du poiſſon, dont l'huile étant probablement le plus fort ſtimulant, eſt, par conſéquent, le plus nuiſible, lorſque le poiſſon eſt en pleine ſanté.

Je ſoumets auſſi aux ſavants la queſtion ſuivante : ſavoir, ſi la grande enflure des veines durant l'uſage du pediluvium, n'a pas été attribuée à tort à leur relâchement, & ſi elle ne peut pas être mieux expliquée par leur conſtriction & l'irritation de la chaleur.

Un relâchement général des veines tendroit, au moins ſelon moi, à faire diſparoître les veines ſuperficielles, & preſque affaiſſées, au lieu de les remplir & de les gonfler.

Il ne paroît pas non plus vraiſemblable que la dépreſſion remarquable des muſcles du viſage, appellée communément, *face hippocratique*, & qui eſt, dans tous les cas, un avant-coureur certain de la mort, puiſſe être totalement due à la conſtriction des veines ; car cette conſtriction ne peut ſubſiſter dans l'épuiſement total de l'énergie vitale des nerfs.

Lorſqu'il y a irritation dans un nerf particulier, il y a généralement une conſtriction proportionnelle de la veine contigue, ſi cette conſtriction

tion n'exiſte pas toujours. La preuve la plus ſimple de ce que j'avance ici, eſt la tumeur & l'inflammation cauſées par une piquure d'épine. Dans ces cas, les veines tranſmettent le ſang auſſi promptement & auſſi librement que de coutume ; il ne pourroit donc pas y avoir là une telle tumeur & congeſtion ; l'une & l'autre ſe remarque néanmoins évidemment, quoiqu'il n'y ait point de fievre ni de fréquence dans les pulſations du cœur. Quant aux arteres, l'augmentation de leur force ne peut ſe faire appercevoir que dans le temps que le cœur eſt en repos, c'eſt-à-dire alternativement avec les contractions de ce viſcere ; par conſéquent, ſi elle avoit lieu, elle tendroit plutôt à chaſſer le ſang, à accélérer ſon mouvement qu'à le retarder (1).

---

(1) *Ut irritabilis natura in inflammatas partes ſanguinem congreget nondum credo explicatum fuiſſe, & facilius forte à venarum vehentium conſtrictione aliquâ explicari crediderim, etiam penis exemplo, quam ab arteriolarum minimarum quâcumque vi contractili.* Haller. phyſiol. vol. II. p. 214.

Il ſeroit, je penſe, aſſez inutile de rapporter ici les preuves qui établiſſent que le ſyſtême artériel ſouffre des conſtrictions par l'influence des nerfs. Ces vaiſſeaux ſont tous revêtus d'une membrane muſculaire, & toutes les parties muſculaires ſont, comme on ſçait, animées par les nerfs. J'obſerverai donc ſeulement que cette conſtriction paroît aſſez bien évaluée par l'augmentation des pulſations des arteres qui aboutiſſent à une partie irritée quelconque. Ce phénomene a fortement embarraſſé certains phyſiologiſtes : j'entends par augmentation des pulſations, non pas un pouls plus animé, mais une certaine différence entre la ſyſtole & la dyaſtole de l'artere plus grande & plus ſenſible que dans l'état naturel ; ce qui ſe remarque ſurtout dans les plus petites arteres qui, ordinairement, n'ont point de pouls.

Or, l'irritation ne s'arrête jamais à un point purement mathématique ; au contraire, elle ſe communique à toutes les parties contigues ; &, par conſéquent, par-tout où elle

s'étend, elle causera, lors de la dyastole, une plus grande dilatation des arteres, c'est-à-dire, elle fera qu'il y aura une plus grande différence, que dans l'état naturel, entre le diametre de l'artere lors de la systole, & celui de l'artere pendant la dyastole; ou, pour m'expliquer dans d'autres termes, il y aura augmentation des pulsations, ou même on remarquera le pouls dans les arteres qui n'en ont pas régulièrement. Arrive-t-il que les membranes musculaires des arteres sont malades, tendres, molles, le pouls sera pénible & difficile, quoique perceptible, & c'est-là précisément ce qui constitue la palpitation & le phénomene dont nous avons entrepris de donner l'explication.

Si donc les différentes affections des nerfs augmentent ou affoiblissent la force du cœur lui-même, & que, de l'autre côté, elles accroissent ou diminuent la résistance des arteres & des veines, on peut facilement conjecturer qu'elles sont les

causes de toutes les irrégularités qui troublent la circulation.

CHAPITRE II.

De la chaleur animale.

ON croyoit anciennement que la chaleur du corps humain lui étoit inhérente, & on lui donnoit pour cette raison le nom de *chaleur innée.*

Mais les modernes ont rejetté cette maniere de s'exprimer : ils l'ont taxée d'être inintelligible, & toute la doctrine qui l'établit d'être peu philosophique. Ils ont entrepris d'expliquer d'une autre maniere la source de la chaleur animale ; mais ils ont, à leur tour, échoué dans leurs tentatives. Les deux opinions les plus accréditées sont, l'une, que cette chaleur provient d'une fermentation intestine des sucs animaux, & l'autre, qu'elle est engendrée par le frottement que les liquides essuient

contre les parois des canaux qui les charient. Il ne faudra qu'un très-petit nombre de réflexions pour prouver que l'une & l'autre de ces opinions ſont erronées & inſuffiſantes pour rendre raiſon du phénomene en queſtion.

On entend généralement par fermentation inteſtine ce mouvement qui agite les particules élémentaires de chaque fluide par l'attraction & la répulſion reſpectives. Maintenant, ſi dans le ſang des animaux il y avoit fermentation, c'eſt-à dire, qu'il y eut attraction & répulſion entre ſes parties conſtitutives, on devroit encore s'en appercevoir lorſqu'il eſt hors du corps; ce qui cependant n'a pas lieu.

On a ſuppoſé que la cauſe de ces attractions & de ces répulſions réſide dans les fluides mêmes, & que cependant la chaleur contribuoit à mettre en action cette cauſe. Mais on n'a pas fait attention que dans cette ſuppoſition on déſigne pour ſource primitive de la chaleur animale, non pas les fluides qui re-

çoivent la chaleur extérieure, mais les ſolides qui la leur communiquent.

Paſſons à préſent aux arguments qui détruiſent la ſeconde opinion des modernes concernant le principe de la chaleur animale. Elle porte, comme nous l'avons dit, que c'eſt le frottement entre les ſolides & les fluides qui engendre cette chaleur:

1°. Quoique deux corps ſolides frottés avec force & célérité l'un contre l'autre s'échauffent ſouvent au point de prendre feu, il n'y a pas une ſeule expérience qui prouve que le frottement des liquides contre les ſolides excite la moindre chaleur. Il eſt même évident que la friction qui peut réſulter de leur action réciproque doit être très-peu de choſe, & qu'elle ne peut ſurpaſſer la force de cohéſion qu'ont entre elles les particules du fluide; car ſi les liquides étoient frottés avec une force ſupérieure à cette cohéſion, la couche des liquides qui touche la parois du vaiſſeau, y adhéreroit & abandonneroit la colonne qu'elle enveloppe.

Cependant cette cohéſion qu'ont entre elles les particules d'un fluide, doit, par ſa nature, être très-foible, &, par conſéquent, le frottement dont elles ſont ſuſceptibles ne peut être que très-petit; l'expérience conſtate en effet cette théorie, puiſqu'on n'a jamais obſervé aucune marque de friction & encore moins de chaleur produite par le paſſage de l'eau à travers les tuyaux de plomb, lors même qu'elle tombe de fort haut ou qu'elle s'éleve à une hauteur conſidérable. Il y a plus, l'eau chargée de particules pierreuſes plus propre que toute autre à conſtater le frottement ſuppoſé, loin de dégrader la ſurface interne des tuyaux de plomb dans leſquels elle coule, dépoſe, au contraire, la ſubſtance étrangere contre ſes parois & forme des incruſtations.

Ces conſidérations n'ont pas empêché qu'on attribuât à la friction des liquides & des ſolides l'origine de la chaleur animale. En battant le beurre, a-t-on dit, on remarque que la crême s'échauffe dans le temps

qu'elle ſe change en beurre. J'obſerverai ici en paſſant, que la crême n'acquiert de chaleur qu'au moment que le beurre ceſſe d'être liquide, & que le fluide aqueux ſe ſépare de l'huile viſqueuſe (1).

Il ſeroit aiſé d'entrer dans des détails plus circonſtanciés relatifs à ce fait, que nous n'avons fait qu'indiquer; mais tel qu'il eſt, il s'accorde parfaitement avec notre ſyſtême, & prouve évidemment que toute chaleur engendrée par le frottement

---

(1) Expérience faite dans la province de Devon, par M. Quick, chanoine à Exeter, en 1776. La crême a été miſe dans la batte à beurre à ſept heures du matin; le thermomêtre, plongé dans la crême, deſcendit peu à peu, & s'arrêta enfin au 34e. degré. A 8 heures & demie paſſées, il baiſſa encore de quatre degrés; il faiſoit très-froid, & la crême ne parut pas prête à ſe convertir en beurre : la ſervante verſa, ſelon l'uſage dans le temps froid, plus d'une pinte d'eau chaude dans la crême : alors le thermomêtre marqua 38 degrés, & ne monta pas plus haut.

En moins de trois quarts d'heure la crême fut changée en beurre, & l'eſprit-de-vin monta à 42 degrés. Il faut obſerver que ce thermomêtre étoit gradué, de maniere que le 32e. degré marque le point de congelation.

des fluides doit être proportionnée au degré de leur tenacité.

Il s'enſuit de-là qu'en admettant même un certain degré de frottement entre les ſolides & les liquides, le ſang qui ne peut être ſuſceptible que d'un très-foible degré de friction, ne pourra engendrer que peu ou point de chaleur. Cependant ſa chaleur excede quelquefois celle de l'athmoſphere de plus de trente degrés ; & jamais elle n'eſt moins proportionnée au degré de ſa tenacité que dans les fievres putrides où il eſt dans un état de diſſolution, tandis que la chaleur eſt ſouvent portée à un très-haut degré.

2°. La chaleur du ſang dans les différents animaux n'eſt pas en raiſon de la vîteſſe avec laquelle il circule. Il y a beaucoup de poiſſon, & d'amphibies qui, avec plus de fréquence dans le pouls, & des vaiſſeaux plus robuſtes que ceux du cheval, ont le ſang froid, tandis que celui-là l'a chaud.

3°. Il y a des cas où la chaleur paroît s'accroître dans le temps que

la circulation eſt interceptée, & dans l'endroit où le ſang eſt arrêté. L'érection du membre viril vient, à ce que l'on croit aſſez généralement, de ce que les veines en contraction s'oppoſent au paſſage du ſang; cependant c'eſt alors même que la chaleur dans cette partie eſt la plus forte. La honte qui fait rougir, échauffe en même temps le viſage, quoiqu'on ne puiſſe pas douter que la circulation n'y ſoit alors rallentie. Haller, (phyſiologie vol. I. p. 130) rapporte un fait qui, s'il eſt vrai, confirme ſinguliérement cette opinion. Une perſonne, dit-il, en rougiſſant violemment, eut une veine rompue au front par une congeſtion ſubite du ſang.

4°. Si la chaleur du corps humain venoit du frottement réciproque des fluides & des ſolides, la circulation & la chaleur ſeroient des compagnes inſéparables; c'eſt-à-dire, qu'il n'y auroit pas de circulation des liquides ſans chaleur, ni de chaleur ſans circulation. Toutefois deux très-célebres médecins aſſurent que

le contraire de l'un & de l'autre ſe rencontre quelquefois.

Sydenham nous apprend que dans les paroxyſmes hyſtériques, un froid glacial s'empare aſſez ſouvent de tout le corps, quoique le pouls ne ſubiſſe aucune altération (*pulſu nihilominùs rectè ſe habente.* p. 359.)

De Haën fournit auſſi un exemple du même phénomene qu'il a examiné & ſuivi très-attentivement : *Manum ego, quique circumſtant omnes, penitus frigidam & extenuatam percipimus ; ſed ſimul deprehendimus robuſtum in carpo arteriæ pulſum, illi qui in altero brachio equalem, quin & arteriarum juxta digitos emaciatos ſitarum pulſationem manifeſtam. Ratio medendi*, 198, *ed Lugd.* 1761. De l'autre côté, la chaleur peut ſe faire ſentir dans le temps que la circulation paroît arrêtée dans la même partie. C'eſt encore le même de Haën qui nous apprend ce phénomene. *In altera hiſtoria*, dit-il, *ſine ſanguinis arterioſi perceptibili transfluxu pars poſt ſuperatum frigus moleſtè calet.* Ce fait eſt étrangement outré

par un autre auteur qui en donne les détails dans la partie ſuivante de ſon livre. (p. 347.)

Enfin, rapportons une obſervation qui ſervira de derniere preuve à ce que nous avançons. Un homme, au moment qu'il mourut, (*animam efflabat*), & ſept minutes encore après, fit monter le thermometre au 97e. degré; depuis cet inſtant & dans l'eſpace de 84 minutes, la chaleur ſe développa au point de faire monter le thermometre à 101 degrés; il s'y ſoutint pendant un certain temps, & deſcendoit enſuite juſqu'au 83e. degré qui étoit la meſure de la chaleur, 25 heures après la mort de cet homme, dans une athmoſphere de 60 degrés (*licet aër domeſticus, eo tempore* 60 *gradum notaret*).

Si donc la chaleur animale ne provient ni d'aucun mouvement inteſtin des fluides, ni de la friction qu'ils eſſuient contre les parois des ſolides, il ſemble qu'il faut admettre qu'elle réſide dans les ſolides, que toutefois elle n'y eſt pas engendrée,

mais qu'elle y eſt inhérente : ce qui nous ramene à la vieille doctrine de la chaleur innée, (*calidum innatum*).

Reſte à ſavoir quels ſont les ſolides dans leſquels réſide cette chaleur ? Eſt-ce les os, les tendons, les viſceres, les nerfs, &c ? Cette queſtion paroît, au premier coup-d'œil, difficile à décider, attendu que, ſelon les réſultats des expériences faites à cet effet, tous les ſolides ſont également chauds lorſqu'ils ſont unis au corps & dans l'état naturel ; comme ils perdent tous cette chaleur auſſi-tôt qu'ils en ſont ſéparés. On pourroit donc ſuppoſer qu'aucune partie ne tient ſa chaleur d'une autre, & qu'elles jouiſſent toutes d'une chaleur primitive également diſtribuée à chacune d'elles.

Cependant comme ce ſujet eſt très-intéreſſant, voyons ſi nous trouverons quelques données qui facilitent nos recherches & les rendent fructueuſes. Il y a telle partie qui étant bleſſée, comprimée ou autrement dérangée, augmente quelquefois la chaleur à un degré étonnant, & d'au-

trefois elle la diminue auſſi évidemment.

D'où l'on peut conclure avec vraiſemblance que cette partie conſtitue le ſiege de la chaleur, qu'elle en regle les degrés, & que la chaleur animale ordinaire eſt une affection inſéparablement unie avec ſon état propre & naturel.

Je conçois que les nerfs doivent être cette partie ; parce que la douleur que nombre d'expériences conſtatées prouvent n'être autre choſe qu'une affection de ces organes, eſt une des cauſes principales de l'augmentation de la chaleur dans le corps animal.

CHAPITRE III.

Des altérations des fluides opérées par l'irritation des nerfs.

FEU M. de Haller a démontré par des expériences répétées que l'irritation nerveuſe a la force de corrompre les liquides. En liant, près des carotides, les nerfs de la huitieme paire d'un lapin, les aliments contenus dans l'eſtomac ont paſſé ſur le champ à la fermentation putride. (Exp. 182.)

Ce ſavant a trouvé auſſi qu'en appliquant une forte ligature aux nerfs d'une jambe d'un chat, il s'y établit tout autour une forte ſuppuration. La puanteur qu'exhala cet ulcere fut preſque inſupportable. (Exp. 183.)

Il ſerra à un autre lapin la huitieme paire des nerfs; & la matiere contenue dans ſon eſtomac dégénéra en excrément.

Cette corruption des liquides cauſée par une affection des nerfs, ſe prouve encore par pluſieurs faits qui ne ſe préſentent que trop ſouvent.

Une fracture du crâne, qui intéreſſe la cervelle, produit des vomiſſemens bilieux, ou de matieres puantes, corrompues. L'irritation des arteres cauſée par la gravelle, celle d'une hernie étranglée a les mêmes ſuites.

Perſonne, je crois, ne conteſtera que le ſon agit excluſivement ſur le nerf auditif. Cependant Hildan a vu de ſes propres yeux vomir ſubitement des aliments cruds & indigeſtes à un homme aux oreilles duquel on venoit de décharger un mouſquet : cette obſervation ſemble prouver inconteſtablement le changement que l'affection nerveuſe produit dans nos ſucs.

Les Ephémerides d'Allemagne, année 1696, font mention d'un homme ſur lequel la muſique inſtrumentale de quelque genre qu'elle fut eut le même effet.

Le fait ſuivant mérite d'être peſé

attentivement. Il étoit entré dans les poûmons d'un jeune garçon un copeau de plume à écrire en forme d'une branche de fourche, depuis ce moment il fut ſujet à des accès de chaleur fébrile ſuivis d'évacuations d'un ſang figé, collant. Cet état dura plus d'un an, & ne finit que lorſque le garçon eût rendu la cauſe irritante.

Le corps humain n'eſt pas expoſé à des exhalaiſons putrides, à moins que les ſucs n'aient ſouffert un changement conſidérable.

Hildan (Cent. II. Obſ. 26.) parle d'un homme qui ayant reçu un coup violent ſur le derriere du cou, exhala ſur le champ de tout ſon corps une puanteur abominable. Cet homme, comme le ſavant auteur a eu ſoin de le remarquer, avoit été avant le coup d'une très-bonne conſtitution : *optimo corporis habitu præditus.*

On conviendra encore ſans peine que les effets, quels qu'ils ſoient, qui proviennent de la colere, de la crainte ou de quelque autre paſſion,

ſont opérés par le moyen des nerfs. Il eſt notoire, & même il eſt paſſé en proverbe que la crainte relâche le ventre, vraiſemblablement en rendant les excréments plus liquides, plus âcres, plus irritants.

D'un autre côté, la colere ſemble rendre les ſucs venimeux. La morſure d'un animal en colere eſt très-difficile à guérir (1); elle a même ſouvent des ſuites funeſtes (2).

La plus légere émotion excitée dans une nourrice par la ſurpriſe, la crainte ou la colere ſuffit pour donner un mauvais goût à ſon lait, & le rend très-nuiſible au nourriſſon (3).

Parmi pluſieurs phénomenes curieux qui ſe paſſent dans le ſang tiré de la veine, l'un des plus remarquables, eſt que la premiere & quelquefois la ſeconde palette ſe couvrent d'une couënne inflammatoire, qui ne ſe forme plus ſur les

(1) Hildan. Cent. V. Obſ. 75. (2) Hildan. Cent. I. Obſ. 85 (3) Ephem. Nat. cur. dec. II. vol. 9. p. 70. III vol. 9 & 10 p. 298. Dec. IV. vol. I & II. p. 176.

autres palettes. On a cru, pendant très-long-temps, que cette couënne n'étoit due qu'à la vélocité avec laquelle le ſang jaillit d'abord; mais l'ingénieux M. Hewſon a obſervé cette différence entre les premieres & les ſecondes palettes, quoique la vélocité avec laquelle le ſang s'élançoit de la veine a été la même, ou du moins qu'elle avoit diminué ſi peu, qu'il ne s'apperçut d'aucune différence. Cet exact obſervateur penſe donc que les propriétés mêmes du ſang ſont changées au moment qu'il ſort de la veine. Ce changement, s'il a lieu, ſuppoſe évidemment l'action d'une troiſieme puiſſance : car il ne ſeroit pas moins ridicule de l'attribuer à la ſeule diminution de la quantité du ſang, que ſi l'on vouloit prétendre qu'après avoir verſé d'une bouteille un verre d'eau-de-vie, le reſte tourneroit en cydre. Mais en admettant conformément à tant d'autres phénomenes qui rendent cette hypotheſe probable, que l'état des fluides dépend de l'influence des nerfs,

on conçoit aiſément que l'évacuation des premiere & deuxieme palettes de ſang peut avoir tellement abbattu l'irritation fébrile que la troiſieme, quoique tirée en même temps, s'approche davantage de la condition d'un ſang naturel & en préſente les apparences.

CHAPITRE IV.

L'hydropiſie eſt produite par des affections nerveuſes.

IL paroîtra peut-être ridicule aux perſonnes prévenues qu'on oſe avancer que l'hydropiſie provient d'un dérangement du ſyſtême nerveux, & non pas d'un vice des fluides ou de la rupture des vaiſſeaux lymphatiques.

Cependant ſi l'on conſidere que l'hydropiſie, dans pluſieurs cas, n'eſt pas un dérangement primitif, mais ſeulement conſécutif & dérivé de

quelque autre affection, telles que les fievres & les obſtructions des viſceres, qui ne ſont autre choſe qu'un endurciſſement de ces parties, ſuivi de plus ou moins de douleur, & qu'on peut prouver que cette affection primitive eſt dans les nerfs; il ſera aiſé de conclure que le vice qui cauſe l'hydropiſie réſide auſſi dans ces organes.

Si les nerfs ſont le ſeul ſiege de la douleur, s'ils ſont la cauſe de l'augmentation de la chaleur animale, il eſt très-probable que la corruption des fluides eſt le produit de quelque puiſſante irritation qui aura déterminé des fievres, des coliques, des dyſſenteries, des obſtructions, des viſceres, ou tout autre dérangement dont l'hydropiſie tire ſon origine. On peut connoître aux tumeurs indolentes qui affligent les goutteux, que l'hydropiſie provient d'une irritation long-temps continuée.

Il eſt évident que dans ce cas ci les nerfs ſouffrent principalement & les premiers, que les douleurs pendant l'accès & lors des retours de

la goutte les épuiſent, que la foibleſſe qui reſte après chaque paroxyſme, & qui eſt une ſuite de l'irritation fréquente & ſoutenue, eſt la cauſe de l'hydropiſie qui ſurvient quelquefois à ces malades.

L'épanchement des eaux qui provient d'une ivreſſe habituelle prouve encore plus clairement qu'il tire ſon origine des impreſſions nuiſibles portées ſur les nerfs : car ce n'eſt que ſur ces organes qu'agit la puiſſance deſtructive des liqueurs ſpiritueuſes. Ces liqueurs ne corrodent pas les ſolides, parce que plus elles ſont fortes, mieux elles conſervent les chairs des animaux morts : elles ne déſuniſſent pas les parties conſtitutives des fluides, au contraire, elles les reſſerrent, & forment un mêlange homogene du ſang, du lait, de l'urine, de la bile, &c. Mais elles irritent toutes les parties ſenſibles ; elles occaſionnent une douleur très-vive lorſqu'on les applique ſur des excoriations, & elles cuiſent à la langue & au palais qui ne ſont pas endurcies par leur uſage, ou qui ſont attendris

par maladie. Leur effet le plus marqué eſt ſur le cerveau, ce principe univerſel des nerfs. Il ſeroit inutile de s'appeſantir ſur les dérangements qu'elles cauſent à la vue, la vivacité qu'elles donnent à l'imagination, la violence qu'elles communiquent aux paſſions, en particulier ſur ces impreſſions fâcheuſes qui dérangent la puiſſance établie pour régler & diriger l'action des muſcles, en ſorte que tout l'équilibre de l'économie animale eſt par là détruit.

Ces effets ſont ordinairement accompagnés de ſommeil, de foibleſſe, de langueur, & ſi l'habitude de faire abus des liqueurs ſpiritueuſes eſt enracinée, ces accidents deviennent à la fin ſi incommodes & ſi inſupportables, qu'il ne reſte d'autre partie à prendre à l'ivrogne que de recourir de nouveau aux mêmes liqueurs. Ce moyen calme pour un moment le trouble qui l'agite, le tremblement, ſuite de l'ivrognerie, s'arrête, & toutes les ſenſations penibles ſont effacées pour un peu de temps. Cependant le remede eſt pire

que le mal. L'irritation ſi ſouvent renouvellée épuiſe la force des nerfs, & cet épuiſement entraîne l'épanchement de l'eau dans toutes les cavités du corps.

Il y a peu de plantes qui aient une action plus marquée ſur les nerfs que la ciguë; comme il eſt aiſé d'en juger par le vertige qu'elle occaſionne.

J'ai eu le bonheur de voir une hydropiſie à la ſuite du vertige cauſé par une forte doſe de ce végétal. Un invalide avoit mangé, par mégarde, une ſalade très-copieuſe de ciguë crue & ſans apprêt. Il éprouva d'abord les ſymptômes ordinaires, c'eſt-à-dire un violent vertige, & une douleur aiguë dans les yeux. Le vertige ne ſe fut pas plutôt diſſipé que ſon ventre & ſes jambes s'enflerent, & qu'il eut tous les ſymptômes d'hydropiſie. Il fut néanmoins guéri radicalement & en peu de temps par les poudres du docteur Dovar. Une circonſtance ſinguliere que l'on remarqua pendant l'uſage de ces poudres, fut que toutes les

fois

fois que le malade en avaloit une priſe, il ſentit un picottement & des tiraillements dans les parties où l'eau s'étoit ramaſſée.

Si, après cet examen de pluſieurs cauſes de l'hydropiſie, nous tournons nos regards ſur les ſymptômes qui l'accompagnent, nous trouverons également des indices très-forts qui annoncent que les nerfs ſont eſſentiellement affectés dans cette maladie. Ce n'eſt qu'en conſéquence de cette hypotheſe que nous pouvons expliquer, en quelque façon, les métaſtaſes qui arrivent ſi ſouvent & qui ſe font d'un endroit à l'autre (1) comme de la poitrine aux cuiſſes, &c. Si l'on prétend que l'hydropiſie eſt un épanchement cauſée par la rupture des vaiſſeaux lymphatiques, d'où vient que cet épanchement ſe fait alternativement dans des endroits ſi éloignés ? Faut-t-il de toute néceſſité que, parce que les vaiſſeaux

(1) *Acta phyſico-med. nat. Cur.* vol. 4. p. 403. *Lind on the Scurvy.* p. 530.

lymphatiques ſe referment dans un endroit, il s'en déchire des autres ailleurs ? Suppoſons même qu'il y ait pléthôre dans ces vaiſſeaux, la nature n'a-t-elle pas d'autres moyens de s'en débarraſſer que la rupture de ces canaux ? L'anatomie ne ſuggere pas cette idée (1), & il n'y a pas d'obſervation qui conſtate cette prétendue déchirure dans les hydropiſies. Il eſt, au contraire, bien naturel de croire qu'une maladie qui change ſi rapidement de place, dépende principalement des nerfs ſi elle n'eſt pas purement nerveuſe.

Perſonne ne conteſtera que l'hydropiſie ſe joint aux affections nerveuſes ou comme cauſe ou comme effet. Lorſqu'elle eſt fort avancée elle cauſe de grandes douleurs dans les tégumens des jambes auſſi-bien qu'au bas-ventre. Elle eſt ſouvent accompagnée d'une douleur fixe & profonde dans les membres. Elle amene

(2) Le célebre D. Hunter a prouvé la vérité de cette aſſertion.

la fievre avec toutes ſes ſuites ordinaires, la ſoif, la rareté des urines, &c., &c. Symptômes qui tous ſont très-aiſés à expliquer en adoptant la doctrine que je viens d'établir relativement à l'état morbifique des nerfs. Si néanmoins, malgré tout ce que nous avons dit, le lecteur reſte encore dans le doute, il ſera du moins obligé de convenir que la goutte-ſereine & l'épilepſie ſont des maladies nerveuſes, & dès-lors il ne pourra plus nier que l'hydropiſie eſt ſouvent combinée avec des accidents nerveux, attendu que l'une & l'autre de ces maladies ſe ſont rencontrées avec elle. Il y a dans les Actes des curieux de la nature deux exemples d'hydropiſie compliquée d'épilepſie, & le ſçavant Hildan rapporte une obſervation remarquable ſur un homme de 30 ans, très-robuſte & d'un tempéramment ſanguin qui tomba dans la leucophlegmatie, & ſouffrit quelque temps après une obſtruction totale du nerf optique (1).

(1) Cont. I. p. 50.

Mais la plus forte preuve qu'il ſoit poſſible de donner de ce que l'hydropiſie provient des nerfs, eſt qu'elle produit des maladies nerveuſes auſſi bien qu'elle leur doit ſa naiſſance ; que l'une de ces affections ceſſe incontinent tandis que l'autre commence.

Hippocrate a remarqué plus d'une fois que l'hydropiſie fait naître des maladies nerveuſes, & il a établi comme prognoſtic que l'épilepſie qui ſurvient à l'hydropiſie eſt mortelle. Duret, médecin d'une expérience conſommée & commentateur d'Hippocrate, a confirmé cette prédiction.

Morgagni, auteur exact & très-eſtimé, a donné une obſervation ſur une hydropiſie accompagnée de folie (1). Cette complication n'eut point de ſuites fâcheuſes. Le malade recouvra la ſanté & la raiſon.

J'ai vu moi-même deux malades, qui, après la diſparition de l'hydro-

(1) *De cauſis & ſedibus morborum*, vol. I. p. 57.

piſie, furent attaqués de délire, & moururent quelques jours après.

Il eſt clair que dans les deux derniers cas, le principe du mal étoit indépendant de l'épanchement, & que la maladie n'affectoit pas excluſivement les fluides. Il eſt encore évident que le mal a eu à la fin ſon ſiege au cerveau, & qu'il paroît naturel après cela de conclure que la maladie dans ſon origine a été dans les nerfs, qui ne ſont autre choſe que des prolongations ou des branches de cet organe.

Voyons maintenant les preuves qui conſtatent que les maladies nerveuſes ſe terminent & changent en hydropiſie. Hippocrate a déclaré dans un de ſes aphoriſmes que l'on doit regarder comme d'un bon augure l'hydropiſie qui ſurvient à la folie. Il conſtoit donc déjà par l'expérience que ce changement arrivoit, & qu'il étoit avantageux.

Gullman (*Acta phyſ. med., vol.* I, *p.* 4), rapporte le cas d'un enfant attaqué de convulſions qui tomba dans une hydropiſie générale auſſi-tôt

qu'elles ceſſerent. J'ai été appellé auprès d'un malade qui ſe plaignit de vertige : il lui ſurvint une enflure hydropique aux jambes auſſi-tôt que cet accident fut diſſipé.

L'hydropiſie étoit, ſans contredit, dans ce cas-ci, la ſuite d'une diſpoſition vicieuſe des nerfs ; & ſi l'on eſt obligé d'admettre cette cauſe dans certains cas, pourquoi voudroit-on la rejetter dans tous les autres ? Que l'on produiſe donc les raiſons d'excluſion, ou que l'on ſe rende à l'évidence.

Parmi les différentes méthodes curatives recommandées contre l'hydropiſie, il y en a quelques-unes qui ſemblent excluſivement intéreſſer les nerfs. Sennert, Riviere, & preſque tous les anciens parlent avec confiance de l'efficacité des cataplaſmes, emplâtres & onguents dans cette maladie. En Eſpagne, les cataplaſmes ſont très en uſage contre l'hydropiſie, comme on peut le voir par la pharmacopée nouvelle : voyez auſſi Harris. L. 11, Obſ. 3.

Quant aux onguents & aux lini-

ments, le docteur Oliver de Bath a rapporté le cas d'une ascite, qui, après avoir résisté à plusieurs remedes, fut guérie en frottant l'abdomen d'huile-vierge. Cette méthode a été adoptée depuis par le docteur Lind.

On a encore trouvé que l'opium étoit très-efficace. Mais comment peut-on expliquer l'action de ce remede, si-non en supposant que l'hydropisie a sa source dans un état vicié des nerfs ?

Malgré tout ce que je viens de dire, je ne me flatte pas d'avoir entiérement détruit la prévention où l'on est, que l'eau ramassée dans les cavités du corps est la cause de tous les symptômes qui se développent en même temps. L'hydropisie a une certaine conformité avec les abcès ; & qui est-ce qui voudroit prétendre que le pus qui s'y forme est la véritable cause de l'apostême. Montanus, médecin du seizieme siecle, a déjà reconnu cette analogie. Voici comme il s'exprime : *Est ergo hydrops abscessus quidam qui in qualibet parte corporis accidere potest, præcipuè tamen in abdomine.* (Consil. 263, édit. Basil.

1738, citée par Schenck, vol. I, p. 803). Tout le monde ſçait que les abcès ſe forment à la ſuite des contuſions, des piquures, de l'irritation cauſée par quelque corps étranger retenu dans le corps, & que la formation du pus eſt précédée de douleur qui ſe communique preſque à tout le corps; de tenſion, de palpitation, &c., dans la partie affectée. Maintenant, en renonçant à tout préjugé, quelle différence réelle trouve-t-on entre l'hydropiſie & l'abcès? & qu'elle raiſon peut-on donner pour nier que l'hydropiſie eſt un amas de ſéroſité produite par une affection morbifique des nerfs, comme l'abcès eſt un amas de pus formé également par une affection morbifique de ces organes?

CHAPITRE V.

Toutes les maladies tirent probablement leur origine de celles des nerfs.

S'IL eſt probable que les nerfs peuvent embarraſſer & déranger la circulation, augmenter la chaleur animale, altérer la nature & les propriétés des fluides, enfin produire l'hydropiſie, on peut, je crois, conclure que tous les dérangements & toutes les maladies ſont produites par ces organes, & ne ſont en effet que des affections des nerfs.

Les réflexions ſuivantes rendront ce ſentiment encore plus probable.

1°. On admet preſque généralement que l'obſtruction, qui paſſe pour cauſe premiere de toutes les maladies nerveuſes eſt abſolument diſproportionnée à ſon effet. Et, à la vérité, il y a tout lieu de croire

que, quoiqu'elle puiſſe être un ſymptôme de pluſieurs maladies, elle n'eſt la cauſe d'aucune. Une ligature faite à un vaiſſeau ſanguin, ne produit aucun mauvais effet, & encore moins une maladie funeſte (1); cependant il faut l'avouer que c'eſt là le plus fort degré concevable d'obſtruction.

Il n'y a pas non plus de raiſon preſſante pour admettre la ſuppoſition, que le principe de toutes les maladies qui affectent nos corps, conſiſte dans un miaſme ſeptique. Il eſt vrai qu'il paroît que pluſieurs médecins ont eu cette opinion, mais aucun d'eux n'a encore entrepris d'en faire la baſe de ſa théorie. L'expérience conſtate même que pluſieurs ſubſtances qui préviennent ou corrigent la putréfaction, ſont très-déleteres au corps humain. Il y a peu de cauſes de deſtruction qui aient fait

(1) *Morgagni epiſt. anat.* 13. *ſect.* 30. Haller, phyſiol. vol. I. pag. 116. Van-Swieten, *in Boerh.*

tant de ravages que les liqueurs ſpiritueuſes : elles ſont néanmoins de la claſſe des plus puiſſants antiſeptiques. Les ſels de toute eſpece conſervent la fermeté des corps morts, tandis qu'ils produiſent un effet directement contraire ſur ceux qui ſont vivants. Le petit nombre d'hommes qui en ont fait uſage avec excès, a péri par des hémorrhagies abondantes, ſuite de l'attenuation & de la corruption des liquides cauſées par l'irritation continuelle que cet abus a fait naître (1). Le quinquina & les amers ne ſont pas toujours ſalutaires. On a vu des atrophies incurables ſurvenir à l'uſage immoderé des acides végétaux, & ſur-tout du vinaigre. De plus, qui eſt-ce qui ne connoît pas les effets du froid, qui par ſes impreſſions a peut-être détruit plus d'hommes que la guerre, la peſte & la famine enſemble, quoiqu'il n'inſ-

(1) *Acta Hafniens.* vol. I. p. 208, Ephem. nat. cur. Décad. II. vol. p. 214. D. Lavington. Phil. Tranſ. vol. 55. p. 6.

pire pas la même terreur ? Cependant le froid eſt l'antiſeptique le plus puiſſant ; & ce qui mérite d'être remarqué, c'eſt que plus il agit en cette qualité, plus il devient funeſte à la ſanté & à la vie des hommes. Enfin, il ne faut pas oublier que l'air fixe qui corrige ſur le champ la corruption commençante de chairs eſt également remarquable par ſa propriété déletere.

D'un autre côté, les choſes qui favoriſent le plus les progrès de la putréfaction, conſervent & rétabliſſent très-ſouvent la ſanté. Qu'y a-t-il, par exemple, qui hâte plus la fermentation putride que la chaleur réunie à l'humidité ? Cependant les bains chauds ſont un remede très-efficace contre pluſieurs maladies, particuliérement les rhumatiſmes, que le froid, ce principe antiſeptique, produit ſi ſouvent. Les vapeurs tiedes reçues dans la bouche, ou les liqueurs de même nature bues au commencement d'un rhume produiſent également de bons effets ; ce qui prouve que ſi un homme à paradoxes ſe met-

toit en tête de ſoutenir que les anti-ſeptiques ſont des cauſes de maladies, & que la putréfaction eſt un moyen curatif, il pourroit citer en faveur de ſa doctrine, des raiſons tout auſſi ſpécieuſes que celles qu'on pourroit avancer pour établir l'opinion contraire.

Les ſubſtances en putréfaction ne ſont pas même ſi déleteres à la vie animale qu'elles devroient l'être ſi le principe en queſtion étoit fondé. La corneille fait ſes délices des nourritures corrompues ; & le chien s'en repaît ſans inconvénient & avec plaiſir. Le célebre Haller rapporte dans ſa phyſiologie (vol. VI., p. 190, note premiere.) d'après Ovington, que les habitants de Maſcata nourriſſent leur bétail excluſivement avec du poiſſon putrifié. Il n'y a pas long-temps, dit M. Curtis, (Tranſ. phil., vol. LXIV. p. 383) que les Eſquimaux ont renoncé à l'uſage de manger tous leurs aliments cruds & même pourris. Cependant, à l'exception de ces derniers, tous les animaux en queſtion convertiſſent ces ſucs putrides ſans

aide d'aucun correctif tiré des végétaux, fermentants en leur propre ſubſtance ; &, autant qu'il a été poſſible de s'en aſſurer, ce changement s'opere ſans trouble & ſans déranger en rien l'économie animale.

2°. Les cauſes externes auxquelles on attribue généralement, & je crois, avec raiſon, le plus grand nombre de maladies, ſont évidemment de nature à porter leurs premieres impreſſions ſur les nerfs.

Ainſi les fievres contagieuſes, cette claſſe nombreuſe de maladies, ſont la plupart du temps produites par les émanations des corps malades, qui s'introduiſent dans les narines & l'eſtomac des corps ſains. Ces émanations ſont communément déſagréables aux nerfs de ces parties, comme cela ſe prouve par leur odeur dégoûtante & les nauſées qu'elles excitent. Cependant leurs principes ſont ſi déliés, qu'ils échappent également à la vue & au tact, & que, par conſéquent, ils ne ſont pas capables de ſervir d'obſtacle méchanique à la circulation des fluides.

Quelquefois la contagion ſe communique au moyen des vêtements infectés ; & dans ces cas, il eſt évident que les filaments des nerfs cutanés en ſont les premiers affectés. On ſuppoſe que le froid cauſe les mauvais effets qu'il produit quelquefois, en arrêtant la tranſpiration : & cependant on fait uſage ſans aucune ſuite fâcheuſe d'onguent & d'emplâtres dont on convient généralement qu'ils retiennent l'humeur tranſpirable. On a encore prétendu que le froid coagule les liqueurs : je me ſuis néanmoins aſſuré que les fievres qui y ſurviennent ne préſentent pas toujours de ſignes de coagulation. Il s'enſuit de là que les mauvais effets que le froid produit ſont très-probablement le réſultat de ſon action ſur les nerfs que tout le monde ſait être directs & très-ſenſible.

Nous ſavons auſſi que le vin agit immédiatement ſur les nerfs, non-ſeulement par la ſenſation ſtimulante qu'il imprime, mais encore parce qu'il ranime les forces bien plus

promptement que le chyle, élaboré dans les inteſtins, ne peut être abſorbé par les vaiſſeaux lactés, paſſer par le conduit thoracique, & être porté dans le ſang.

3°. Il ne paroît pas que les déſordres cauſés par les poiſons viennent de l'action de ces ſubſtances ſur les liquides, de leur mêlange avec ceux-ci, & de leur abord commun dans les différentes parties du corps : au contraire, il ſemble qu'il faut les attribuer à l'irritation & aux léſions des nerfs qui précedent toute eſpece d'altération dans les liquides. En preuve de cela, nous pouvons obſerver que les effets des poiſons ſont en quelques rencontres trop vifs, & dans d'autres trop lents pour qu'on puiſſe en rendre raiſon au moyen de la circulation des fluides.

Il faut comprendre parmi les poiſons de la premiere claſſe, l'eau des ceriſes ou de noyeau cohobée, qui tue dans un inſtant; le poiſon avec lequel les Indiens empoiſonnent leurs fleches, & qui eſt égale-

ment prompt ; l'air putride, corrompu, dégagé des ſubſtances inflammables ou de celles qui pourriſſent. L'odeur du muſc même, s'il n'eſt pas abſolument mortel, a ſouvent cauſé des convulſions.

Je crois qu'il faut claſſer parmi les poiſons dont l'action eſt trop lente pour dépendre de leur circulation avec les liquides, celui de la vipere, qui, à la vérité, cauſe preſqu'à l'inſtant de grandes douleurs & de l'enflure à la partie affectée p. e. le doigt, mais qui agit enſuite avec aſſez de lenteur pour qu'il faille peut-être une heure ou deux aux progrès ultérieurs de l'enflure au poignet, & de là ſucceſſivement à l'avant-bras, le coude, le bras, l'épaule, &c., au lieu que ſi l'action de ce venin portoit ſur les liquides, ſoit ſang, ſoit lymphe, ſes effets devoient être communiqués par ces fluides en beaucoup moins de temps à toutes les parties du corps.

En deuxieme lieu, le virus vénérien ne produit d'abord qu'un mal local, d'où l'on peut conclure qu'il

affecte les nerfs excluſivement : car, ſi par ſon action il vicioit les fluides de quelque eſpece qu'ils ſoient, il ſeroit promptement répandu dans tout le corps au moyen des vaiſſeaux ſanguins ou lymphatiques, & il n'y auroit preſque pas d'accident vénérien ſimplement local. Le virus de la rage eſt bien ſouvent encore plus lent dans ſes effets : on dit qu'il reſte quelquefois des années entieres ſans développer ſa virulence (1). L'inoculation offre une quatrieme preuve également déciſive. Le temps qui s'écoule entre la communication du virus & le développement de la maladie eſt bien plus que ſuffiſant pour le faire charrier aux parties les plus éloignées & dans les vaiſſeaux les plus fins du corps.

Or, ſi les nerfs ſont en état de produire preſque tous les ſymptomes des maladies, ſi les autres cauſes ſuppoſées ſont évidemment inſuffiſantes

(1) Schenck. L. VII. 54. Ephem. nat. Cur. Dec. 3. vol. VI. p. 266.

pour cela ; ſi dans pluſieurs cas la premiere impreſſion ſe fait indubitablement ſur les nerfs ; ſi toutes les fois que l'on connoît poſitivement la cauſe nuiſible, (ce qui n'a lieu que relativement aux poiſons), on voit clairement que ſes effets ſe portent principalement ſur les nerfs ; il en réſulte une très-grande probabilité en faveur du ſentiment qui établit que les nerfs ſont le ſujet de toutes les maladies quelconques.

CHAPITRE VI.

De la probabilité que les médicaments qui guériſſent les maladies agiſſent excluſivement au moyen des nerfs.

Les remedes reçus dans l'eſtomac ne peuvent agir que de l'une ou l'autre des manieres ſuivantes : c'eſt-à-dire, où ils agiſſent immé-

diatement ſur les nerfs, ou ils portent leur action ſur les liquides après être incorporés avec eux au moyen de la digeſtion. Peut-être qu'il faudra admettre l'une & l'autre ſans donner l'excluſion à aucune.

En ſuppoſant qu'il faille que la digeſtion incorpore préalablement les médicaments dans les liqueurs animales, leurs effets ne s'appercevront que lorſqu'au moyen de la circulation, ils ſeront portés au contact immédiat avec les nerfs ; & ces points de contacts n'en ſeront que plus nombreux, attendu qu'ainſi diviſés & entraînés dans le torrent des humeurs, la circulation applique à la fin les éléments médicamenteux aux différents points nerveux.

De l'autre côté, on voit tous les jours des médicaments internes dont l'uſage indique clairement que leur principale action ſe porte ſur les nerfs. Qui entreprendra d'expliquer d'une autre maniere les effets qu'operent journellement certaines drogues, telles que l'antimoine & le mercure, quoiqu'on les donne à très-

petites doſes ? Un quart de grain de tartre émétique, qui contient une moitié de ſafran d'antimoine, ſuffit pour produire des changemens ſouvent étonnants chez les malades attaqués de fievre inflammatoire.

Douze grains de ſublimé-corroſif diviſés en doſes d'un quart de grain chacune, ſuffiſent généralement pour guérir la maladie vénérienne la mieux conditionnée; cependant la quantité de mercure qui entre dans la compoſition de ces douze grains ne peut pas être au delà de huit grains. Les gouttes blanches du Sr. Ward, ſi connues pour avoir fait des cures miraculeuſes, contiennent du mercure (qui eſt le ſeul ingrédient auquel on reconnoît des qualités véritablement efficaces contre cette maladie), mais en ſi petite quantité qu'il y en a à peine un quart de grain par doſe. Et d'après quels principes pourrions-nous expliquer l'efficacité d'une doſe ſi peu conſidérable, ſi nous n'établiſſons pas qu'elle opere ſes effets au moyen du ſtimulus qui agit ſur la partie ſenſible des nerfs.

On a remarqué encore que les médicaments qui, dans le commencement, procurent un ſoulagement conſidérable aux malades, perdent, en les continuant, peu-à-peu leurs vertus, & deviennent abſolument inertes. Or, ſi leur efficacité dépendoit de quelque changement produit dans les fluides, au lieu de diminuer, elle devroit aller en augmentant, à meſure qu'on réitere ces remedes; de la même maniere que chaque goutte d'acide ajouté à un alkali l'amene de plus en plus vers l'état d'un ſel neutre. Suppoſons à préſent que les remedes agiſſent principalement ſur les nerfs, & nous concevrons facilement que l'effet du ſtimulus doit être plus fort dans le commencement, & que, peu-à-peu, il doit perdre de ſon énergie à meſure que l'habitude rend le nerf calleux ou inſenſible.

Il y a néanmoins pluſieurs cas où l'on peut dire poſitivement que la guériſon de la maladie réſulte de quelque changement dans les nerfs. Cela a lieu dans les perſonnes que le

ſeul changement d'air ſoulage. On a vu réuſſir ce moyen dans les atrophies & les indigeſtions opiniâtres. Il y a même des exemples multipliés qu'il a guéri des ulceres qui avoient réſiſté à tout autre remede (1).

Beaucoup de maladies ont été guéries par la muſique : c'eſt une vérité atteſtée par un grand nombre d'auteurs cités par M. de Haller, (Phyſiol. vol. V. p. 305), & que je n'ai pu me procurer. Je ne ferai donc mention que des deux faits ſuivants : le premier eſt un vertige guéri pluſieurs fois par le ſon d'une trompette, qu'on lit dans les *Acta phyſico-medica*, (vol. I. p. 88.); & le ſecond, qui eſt rapporté très-en détail dans les Ephémerides d'Allemagne (Dec. III. vol. 9 & 10. p. 41) concerne une jeune dame dangereuſement malade d'une fievre maligne à qui un concert exécuté dans ſa chambre a rendu la ſanté.

On ſait aſſez généralement que

---

(1) Voy. *Acta Hafn.* vol. III. p. 76.

l'éther vitriolique appliqué extérieurement dissipe les maux de tête & d'autres douleurs aiguës. Le vinaigre employé à l'extérieur est de tous les résolutifs connus, le plus efficace dans les inflammations légeres & les fluxions. Les emplâtres stomachiques ont autant d'efficacité pour fortifier l'estomac que les emplâtres céphaliques pour remédier aux vertiges & autres affections de cette nature. Les emplâtres chauds de quelque espece qu'ils soient, enlevent promptement les douleurs causées par les vents & les autres douleurs aiguës. J'ai l'expérience pour garant de ce que j'avance ici.

Les accès hystériques sont souvent dissipés par les émanations pénétrantes des plumes brûlées, de la matricaire, de l'assa-fétida qui frappent le nerf olfactif. Trallien rapporte dans son premier livre plusieurs exemples d'épilepsie guérie par l'odeur de la rhue. On lit dans les Epémerides d'Allemagne une observation sur une hémiplegie dissipée par du fumier de porc appliqué au nez

du

du malade. Ce topique porta une telle irritation au cerveau de l'hémiplégique qu'il s'éveilla en ſurſaut, & dès ce moment, le ſentiment du côté affecté fut rétabli. On trouve enfin dans ce même recueil pluſieurs cas de fievres tierces enlevées par l'odeur d'une graiſſe à peu près ſemblable au vieux oing dont on ſe ſert pour graiſſer les roues des voitures. (Dec. III. vol. II. p. 120.) Pluſieurs de ces faits prouvent inconteſtablement que les remedes agiſſent au moyen des nerfs, & que même ceux qu'on prend intérieurement produiſent leurs effets par le ſecours de ces organes.

On peut voir par-là combien il eſt imprudent à quelques modernes de nier ou de négliger l'efficacité des emplâtres, des fomentations, des embrocations & autres applications externes, dont autrefois on faiſoit un ſi grand uſage; enfin, preſque de toutes qui ne peuvent ſe convertir en liquides ou entrer *totâ ſubſtantiâ* dans la maſſe des humeurs: ce qui a été cauſe que dans pluſieurs

cas les malades ont été privés de ſecours très-actifs, que le médecin a perdu l'occaſion d'acquérir de la réputation, & que les ignorants ont eu de l'avantage ſur lui, en ce qu'ignorant des théories ſpéculatives des ſavants, ils ne ſe ſont pas laiſſé égarer par elles, & qu'ils ont ſuivi fidellement l'expérience qui eſt, ſans contredit, un guide plus aſſuré que tous les raiſonnements théoretiques quelconques.

CHAPITRE VII.

Confirmation de la doctrine précédente, tirée des phénomenes que préſentent les cauſes intellectuelles.

LA doctrine que les maladies ſe forment & ſe détruiſent par le moyen des nerfs, acquerra un nouveau degré de certitude, ſi l'on montre qu'elles peuvent être produites & emportées par des cauſes intellec-

tuelles, dont l'action immédiate ne peut intéreſſer que le ſyſtême nerveux. Car quoiqu'on ne puiſſe pas aſſurer que les cauſes matérielles agiſſent de la même maniere que les cauſes intellectuelles, on ne peut pas moins conclure de la maniere d'agir de celles-ci à la poſſibilité que les autres agiſſent de même.

Pour donner plus de poids à cette aſſertion, il ſera à propos avant d'aller plus loin, d'obſerver que le ſtimulus matériel, ainſi que le ſtimulus intellectuel, paroiſſent s'équivaloir dans l'économie animale. Le rire eſt également produit par des idées burleſques & par un chatouillement agréable des nerfs cutanés qui ſont dans un état de grande ſenſibilité comme dans les enfants. Les femmes hyſtériques rendent une urine très-limpide toutes les fois qu'elles eſſuient quelque altération; d'autres font dans ce cas, après avoir bu abondamment d'une liqueur acidule. Mais rien ne place dans un plus grand jour cette conformité d'effets des ſtimulus matériel & intellectuel

que l'érection du pénis, qui, quelquefois eſt opérée par l'amour ou des idées laſcives, & d'autrefois par l'action du virus vénérien, des ſels acrimonieux, des cantharides, par la faim canime (1), par une purgation, par l'exercice du cheval, par l'abondance des ſucs nutritifs, riches en ſubſtance ſpermatique, & enfin dans le cas qui a déjà été rapporté, par le dérangement dans la moëlle épiniere ſurvenu à la ſuite d'une chûte violente ſur les feſſes (2).

Les cauſes intellectuelles font auſſi ceſſer l'impreſſion des ſtimulus matériels : on a vu nombre d'ivrognes devenir raiſonnables tout-à-coup par l'effet d'une grande peur (3), & tout le monde pourra ſe rappeller des exemples de maux de dents qui ont diſparu auſſi-tôt que le dentiſte s'eſt mis en devoir de vouloir arracher la

---

(1) *Cælius Aurelianus.*

(2) Ephem. Nat. Cur. Dec. II. vol. X, pag. 230.

(3) Ephem. Nat. Cur. Dec. I. vol. II, pag. 318.

dent douloureuſe. Il ne paroîtra donc pas étonnant que les maladies aiguës & chroniques puiſſent être cauſées & guéries quelquefois par les paſſions de l'ame (1) : ainſi la mélancolie ſoutenue & le dégoût affoibliſſent la digeſtion & épuiſent le corps autant qu'une maladie. D'un autre côté, la ſatisfaction extérieure eſt le reſtaurant le plus actif dans pluſieurs circonſtances. Les accès épileptiques ſont quelquefois réveillés par les affections des extrêmités, d'autrefois auſſi par la frayeur & la ſurpriſe.

Il n'eſt pas plus certain qu'un excès de vin produit la fievre, qu'il n'eſt que la colere puiſſe la donner. Une impreſſion violente de frayeur, de douleur ou de joie a enlevé plus d'une perſonne, & avec la même promptitude que le coup le plus violent appliqué ſur la tête. Si la mort n'en eſt pas la ſuite, il en réſulte des douleurs aiguës, qui excitent le vo-

(1) Hildan. Cent. I. Obſ. 18. vol. V. Obſ. 72. Schenck, L. III. pag. 2, Obſ. 56.

miſſement & ébranlent tout le cerveau.

Cependant la frayeur, quoique due à l'averſion naturelle qu'on a pour les ſouffrances, n'eſt pas toujours ſuivie des mêmes effets, & ſi elle tue quelquefois, elle rend auſſi quelquefois la ſanté aux malades. J'ai connu moi-même un gentilhomme dont les pieds étoient tellement perclus de la goutte, qu'il étoit réduit à ſe faire porter ſur le dos par ſon valet. Un jour qu'on le montoit ainſi un eſcalier, il apprit que ſon épouſe étoit tombée dans une attaque d'apoplexie. Il ſe gliſſa auſſi-tôt en bas du dos de ſon valet; il deſcendit l'eſcalier ſans aucune difficulté, & il enleva ſa femme du lit avec une force qui étonnoit tous les aſſiſtants. Une dame de ma connoiſſance fut guérie du maraſme par la frayeur que lui donna un incendie : cette femme avoit été jugée déſeſpérée & aux portes du tombeau par le célebre docteur Huxham. (Voyez encore les Ephm. d'Allem. Dec. III. vol. 9 & 10. Schenck. lib I c. 181.)

CHAPITRE VIII.

Des différentes méthodes d'appaiſer l'irritation.

ON peut rapporter à deux claſſes générales les méthodes d'appaiſer l'irritation; l'une comprend celles qui relâchent & moderent la force des nerfs (1); & l'autre celles qui détruiſent l'impreſſion d'un ſtimulus en y ſubſtituant un autre.

La premiere claſſe comprend la ſaignée, les purgatifs, les lavages, les émolliens, les cataplaſmes, les liniments huileux.

Je range les purgatifs dans cette claſſe, parce que leur effet ſur la

(1) Le relâchement ſeul guérit quelquefois les maladies comme il conſte par le cas d'une ſciatique enracinée & opiniâtre qu'un accès de foibleſſe a emportée. Voyez *Foreſtus*, L. XXIX. Obſ. 21.

conſtitution eſt évidemment de relâcher quoiqu'au moyen d'un ſtimulus qui irrite les fibres ſenſibles des inteſtins (1). Comme ces méthodes de calmer l'irritation ſont aſſez aiſées à concevoir, je ne m'y arrêterai pas, & je paſſe tout de ſuite à celles de la ſeconde claſſe. Je placerai ſans héſiter, dans cette diviſion l'opium, le quinquina & toutes ſortes de remedes fortifiants & actifs.

On peut conclure à ce que l'opium (2) agit par une qualité ſtimulante des effets qu'il produit lorſqu'il eſt donné à une doſe trop forte, ou qu'on l'applique ſur une partie très-enflammée. Dans le premier cas, il cauſe des vomiſſements & des convulſions; dans le ſecond, il excite les douleurs les plus cruelles (3). Si par ſon eſſence il étoit uniquement anodyn, il le ſeroit dans toutes les

(1) Voyez les ingénieuſes remarques du célebre Van-Swieten : *Comment. in Boërhaër.* Sect. 760.

(2) *Laudanum opiatum purgans.* Ephem. Nat. Cur. Decad. II. vol. VIII. p. 117.

(3) Schenck. L. I. c. 296.

circonſtances quelconques ; & plus la doſe en ſeroit forte, plus le nerf ſeroit expoſé à ſon action, & plus ce narcotique appaiſeroit promptement & immanquablement la douleur. On peut, je crois, haſarder à cet égard la conjecture qu'il produit le ſommeil de la même maniere que les oignons & le tabac, c'eſt-à-dire, par un mode particulier & par un certain degré d'irritation.

Pour ſe convaincre que le quinquina eſt du nombre des irritants, il ne s'agit que de ſe rappeller qu'il devient ſouvent purgatif, & qu'il imprime un goût piquant ſur la langue, ſur-tout ſi elle eſt aride ou tendue.

Tous les médicaments fétides, les amers, les remedes aromatiques ont une qualité irritante : le camphre en particulier a une âcreté très-conſidérable. Il n'y a pas une de ces ſubſtances qui n'efface en peu de temps une irritation qui exiſtoit antérieurement. Lorſque cette irritation vient de la douleur de quelque partie, rien ne la calme plus ſûrement que l'o-

pium : ſi c'eſt la débilité naturelle des nerfs qui y donne lieu, il faut avoir recours aux gommeux : le quinquina eſt un remede prompt & toujours bon à employer dans le cas d'irritation par une fievre intermittente. Le vin naturellement ſtimulant & irritant eſt bien ſouvent un cordial ſouverain. Le camphre appaiſe très-fréquemment la chaleur fébrile d'une maniere très-remarquable, & on ne peut révoquer en doute ſon efficacité lorſqu'il s'agit de calmer la cuiſon & la douleur occaſionnées par les veſicatoires.

On peut, je crois, attribuer les effets puiſſants du mercure, à ce que ce démi-métal eſt irritant par ſa propre nature & ſans qu'il ſoit beſoin de le combiner avec quelque autre ſubſtance ; cela ſe prouve par la violence avec laquelle agit ce minéral calciné ſans aucune addition, & ſeulement au moyen d'une chaleur douce, comme auſſi par la grande douleur qu'il excite lorſqu'il eſt réduit en onguent avec du ſain-doux frais, quoique ce dernier, ainſi que toutes

les applications onctueuſes procurent ordinairement du calme. La fluidité naturelle du vif-argent eſt probablement la cauſe qu'il n'affecte pas ſur le champ les nerfs; parce que ſes particules s'attirent plus fortement les unes les autres qu'elles ne cédent à l'attraction d'une troiſieme ſubſtance. Je ſais cependant que dans l'état de mercure coulant même il a cauſé une ſalivation peu de temps après qu'il avoit été pris de la maniere indiquée par le docteur Dovar: (voyez auſſi l'eſſai ſur le poiſon par le docteur Méad).

Les remedes balſamiques ſont utiles dans les ulceres où les émollients n'opérent aucun changement avantageux. Cela ne vient-il pas de leur qualité ſtimulante & échauffante ?

Le vinaigre eſt le plus puiſſant repercuſſif que l'on connoiſſe : il prévient les fluxions que de cauſes ſtimulantes ou des léſions externes tendent à produire. Cependant perſonne n'ignore que le vinaigre lui-même eſt très-irritant lorſqu'on en met ſur la langue, & beaucoup plus encore

quand on en touche une plaie récente. On applique les véſicatoires au côté dans les pleuréſies, & on reſpire des ſels volatils pour guérir un violent mal de tête ; c'eſt à-dire, qu'on a recours à un nouveau ſtimulus pour détruire celui qui exiſte déjà, & la cure, au moyen de l'éther, qui imprime une ſenſation brûlante à la partie, n'eſt-elle pas du même genre ?

On peut conclure avec raiſon que les guériſons s'opérent au moyen d'un ſtimulus par les faits rapportés dans le dernier volume des eſſais d'Edimbourg, p. 462. On y lit qu'un homme détournoit ſouvent les accès de goutte en mangeant des harangs ſalés, étant au lit, & s'abſtenant enſuite de boire : & que d'autres perſonnes goutteuſes qui voulant mettre en uſage le même moyen curatif, ne pouvoient endurer la chaleur exceſſive & la ſoif qu'il excitoit, cherchoient à y remédier en buvant, ce qui leur faiſoit perdre entiérement le fruit de leur eſſai, & manquer la cure.

Je ne prétends néanmoins pas insinuer qu'il ſoit indifférent d'employer un ſtimulant quelconque, quoiqu'il y ait là-deſſus aſſez de liberté. Ainſi, à l'égard de l'air, on peut procurer des effets plus ou moins ſalutaires, plus ou moins prompts. Car tout le monde ſait qu'un air pur, vif, produit des effets contraires à ceux d'un air épais & impur. Je me ſouviens très-bien d'un enfant de ſix ou ſept ans qui étant à la campagne, languiſſoit & dépériſſoit à vue d'œil, & qui ſe rétablit entiérement par un ſéjour de ſix mois à la ville, où il étoit logé dans une rue étroite, ſombre & très-peuplée.

Je ne prétends pas conclure de cette obſervation que cette méthode conviendroit dans tous les cas, ni même qu'elle ſoit ſupérieure à un traitement au moyen des évacuants, des émollients ou de quelque autre eſpece de ſtimulant.

On peut rapporter ce fait, ainſi que tant d'autres déjà connus, aux effets dus à un ſtimulus méchanique.

Je n'insisterai pas sur l'usage de fouëtter les engelures avec du houx, parce que je n'ai d'autre garant de son efficacité que l'opinion vulgaire.

Je ne range pas dans la même classe le récit du docteur Hildanus, concernant des gouttes guéries dans plusieurs cas par la torture, ni celui de Lossius, praticien du siecle dernier (1), dans lequel il est question d'un vertige accompagné de douleurs, qui fut emporté par une chûte où la tête fut frappée violemment, ni enfin celui de Kellnerus (2), qui assure que deux malades, attaqués d'une dysenterie épidémique, ont été guéris par une rude fustigation.

La conformité de ces faits recueillis par des savants de différents temps & de divers pays est un puissant motif de crédibilité, & leur mérite notre attention malgré l'idée risible qu'ils font naître. Leur singularité même les rend remarquables en ce-

(1) *Lossii observat.* L. I. Obs. 8.
(2) *Acta physico-medica* vol. IV. p. 450.

qu'elle prouve qu'ils ſortent de l'ordre naturel, & qu'ils dépendent de quelques principes inconnus juſqu'ici.

CONCLUSION.

En faiſant la récapitulation de tout ce qui a été dit dans cet ouvrage, je trouve peu d'objections qu'on puiſſe lui oppoſer : & quoique j'aie laiſſé de doutes ſur quelques faits auſſi extraordinaires qu'incroyables, je ne prétends pas taxer de crédulité ceux qui qui voudront les admettre. La plupart des hommes ſont très-crédules, parce qu'ils ſont bornés, & qu'ils épouſent aveuglément des théories & des ſyſtêmes erronés qui ſont à la mode.

Quant à ceux qui ont peine à croire que les obſtacles à la circulation ſont une cauſe univerſelle des maladies, ils rejetteront comme indignes de foi les faits que j'ai rapportés.

Le philoſophe qui obſerve & médite ſans ceſſe ne fixe pas des bornes à la nature ni à ſes effets. Ses ſpé-

culations ſe trouvent-elles contredites par des faits appuyés ſur des témoignages irréprochables? Loin de les nier, il cherche à s'aſſurer de la vérité & à rectifier ſa théorie.

Cette conduite eſt ſur-tout néceſſaire dans les recherches médicinales, attendu que la médecine préſente tous les jours des phénomenes qui ſemblent incroyables; & que pour apprécier ces phenomenes, il faut s'en rapporter à l'exactitude, à l'intelligence & à la véracité de l'obſervateur; & que ceux qui voudroient les nier parce qu'ils leur paroîtroient incroyables, ne feroient pas attention que ce qui paroît étrange & bizarre n'eſt qu'une choſe dont on ne peut pas rendre compte; qui ſans impliquer conſtamment erreur ou abſurdité, indique ſeulement bien ſouvent l'imperfection de nos connoiſſances & les égarements du théoricien.

Les faits extraordinaires que j'ai cités ſont pour la plupart tirés des livres dont les auteurs ſont morts depuis long-temps, & qui même ſont oubliés; ce qui eſt cauſe qu'on ne

peut actuellement donner des garants de leur exactitude & de leurs lumieres. Mais, d'un autre côté, le témoignage de ces auteurs a l'avantage de ne pas être ſuſpect de partialité ni d'infidélité. Ils rapportent ſimplement & de bonne foi le fait tel qu'il eſt ſans preſſentir les conſéquences qu'on peut en tirer; en ſorte que dans le cas même que j'euſſe été en état d'étayer chaque fait par la dépoſition des témoins oculaires, je n'aurois vraiſemblablement pas moins préferé de m'en tenir à ceux que j'ai cités.

J'ai tiré mes principaux matériaux des recueils publiés en Allemagne ſous les divers titres d'*Ephémerides*, de *Centuries*, d'*Acta phyſico-medica*, ou *nova acta*, &c., &c. Les auteurs de ces collections volumineuſes ſont pour la plupart ignorés en Angleterre. On peut les prendre, ſi l'on veut, pour des rêveurs ignorants, parce qu'on n'y trouve pas les noms célebres de Heiſter & de Morgagni dont la véracité, la fidélité & la ſagacité ſont connues & à toute épreuve. Maintenant ſi perſonne ne peut nier ni

révoquer en doute les témoignages cités & rapportés plus haut, la ſingularité des faits (1), au lieu de nuire

---

(1) On trouve à Philadelphie une eſpece de *rhus* ou *rhoé*, arbriſſeau très-commun dans les marais & les fondrieres, que les Anglois & les Suédois appellent *arbre-poiſon*. Linné le déſigne ſous le nom de *rhus vernix*. Lorſqu'on fait une inciſion dans l'écorce de cet arbriſſeau, il en découle une liqueur jaune tirant ſur le blanc, qui répand une odeur déſagréable. On ne le connoît guere ici par ſes bonnes qualités, mais bien par ſes mauvaiſes qui affectent fortement certaines conſtitutions, tandis qu'elles n'ont aucun fâcheux effet ſur d'autres. Il y a des perſonnes conſtitués de façon à pouvoir manier cet arbriſſeau à leur fantaiſie, le couper, le peler, le frotter dans les mains, en flairer la ſciure, & même répandre de ſon ſuc ſur leur peau ſans éprouver aucun inconvénient, tandis que d'autres n'oſent l'approcher, & encore moins le toucher lorſque ſon bois eſt frais, ni prendre la main de quelqu'un qui l'a manié, pas même s'expoſer à la fumée qu'il répand en brûlant, ſans en être promptement incommodées. Chez quelques-uns les mains s'enflent en moins d'une heure; chez d'autres, l'enflure s'étend ſur le viſage & ſucceſſivement ſur tout le corps, avec des douleurs très-aiguës : quelquefois des veſſies, des ampoules, & des puſtules couvrent la peau en ſi grand nombre que le malade paroît infecté de la lepre la mieux caractériſée. Chez d'autres l'épiderme ſe détache en peu de jours, comme lorſqu'on s'eſt brûlé avec de l'eau bouillante.

à notre doctrine générale, en eſt un appui avantageux.

Honny ſoit qui mal y penſe.

J'ai vu quelques individus qui n'oſoient pas même s'expoſer au vent qui entraînoit des émanations de cet arbriſſeau ſans être pris ſur le champ d'une très-grande douleur. Les yeux s'enfloient pendant quatre ou cinq jours au point quelquefois d'être fermés. J'ai connu beaucoup de vieilles gens de la campagne qui redoutoient bien plus cet arbriſſeau que l'approche d'une vipere. L'antidote eſt un onguent compoſé de charbons pulvériſés de pluſieurs arbres du pays incorporés dans du lard. La guériſon eſt aſſurée, dit-on, lorſqu'il eſt appliqué très-chaud ſur la partie enflée.

ESSAI

Sur la nature & la cure de la maladie appellée fievre vermineuſe ; par le docteur Musgrave, de la Société royale de Londres, & correſpondant de l'Académie des belles-lettres de Paris.

PRESQUE tous les enfants ſont ſujets à la maladie qu'on appelle *fievre vermineuſe ;* & cependant très-peu de perſonnes recourent aux médecins pour la guérir. Il ne ſera donc pas, je penſe, inutile au public d'établir une méthode de traiter cette maladie qui, dans pluſieurs cas que ma propre pratique m'a fournis, a été ſuivie d'un ſuccès complet. Et comme cette méthode procure aux malades un ſoulagement prompt, je dois ſuppoſer qu'elle peut être adoptée généralement ſans qu'il y ait aucun accident ou aucune ſuite fâcheuſe à craindre.

La plus grande difficulté qui ſe rencontre dans le traitement de cette

fievre, vient, selon moi, de ce qu'on l'attribue presque toujours aux vers; quoique la plupart du temps elle soit due à une cause toute différente. Je ne prétends néanmoins pas nier que les vers n'abondent dans le corps humain, ni que l'irritation qu'ils causent ne produise quelquefois la fievre; mais je crains bien que ces cas ne soient beaucoup plus rares qu'on ne l'imagine, & que malheureusement on ne traite un grand nombre de maladies d'enfants pour des accidents occasionnés par les vers, qui au fond ne sont pas dues à cette cause.

Un très-grand nombre de médecins, quoiqu'éclairés d'ailleurs, tombent souvent en erreur à l'égard de cette fievre: comme le prouvent encore les recherches du célebre docteur Hunter. Ce sçavant médecin a disséqué un grand nombre d'enfants qu'on avoit crus morts d'une fievre vermineuse, & qui avoient été traités en conséquence, sans avoir trouvé dans leurs cadavres aucune apparence de vers. D'où il suit que les maladies de ces enfants avoient été d'un tout autre genre.

On lit dans les eſſais d'Edimbourg, publiés par le docteur Sinclair un paſſage qui vient à l'appui de mes expériences. Il y eſt dit que les erreurs de cette ſorte ne ſont pas une choſe nouvelle; que comme tous les médecins expérimentés le ſçavent, il n'y a pas de ſymptôme de cette maladie qu'on attribue ordinairement aux vers (excepté le vomiſſement de ces reptiles) qui ne dépende très-ſouvent de quelque autre cauſe. Mais ſi ce n'eſt pas une choſe nouvelle que de voir les médecins preſcrire des remedes contre les vers dans les cas où il n'y en a pas, on doit être effrayé des maux qu'un tel mal-entendu peut occaſionner tous les jours.

La ſource de cette mépriſe eſt que le peuple toujours trop précipité dans ſes jugements conclut de ce que les malades rendent quelques vers, à l'exiſtence d'une foule innombrable dans le corps. Mais cette concluſion n'eſt appuyée que ſur des ſignes très-équivoques & très-incertains (comme M. Sinclair le donne auſſi à entendre) tels que des ſelles qui con-

tiennent des matieres épaiſſes, grumelées, reſſemblantes à du lait caillé, & quelquefois une matiere d'un verd foncé, pleine de filaments ſemblables en apparence à de la conferve qui ſurnage à l'eau; de l'urine qui charie quelque choſe de gras, qui a l'apparence de crême. Si avec ces ſignes tirés des excréments le malade a le viſage haut en couleur, s'il ſurſaute ſouvent pendant le ſommeil, s'il ſe gratte volontiers le nez, l'on conclut que, quoique les vers n'exiſtent pas tout formés dans ces matieres, il n'y a pas moins une quantité prodigieuſe de germes, *minera verminoſa*, ou *ſemen verminoſum*, qu'il importe de chaſſer à force de purgatifs.

Cependant des médecins très-occupés ont obſervé que la maladie eſt beaucoup moins opiniâtre & dangereuſe lorſque les vers ſont formés, quand même leur nombre ſeroit très-conſiderable, que lorſque, ſans rencontrer de ces reptiles dans les ſelles, il n'y a qu'une grande quantité de ce que communément on appelle *ſemen*. Il eſt impoſſible toutefois que

les

les vers dans ce dernier cas, où il ne ſont que dans l'état d'embryon & preſque inviſibles, produiſent une vive irritation dans les boyaux, ou abſorbent autant de chyle qu'ils feroient s'ils étoient parfaitement formés & actifs; ce qui prouve que le prétendu *ſemen verminoſum* ne doit pas cauſer autant de troubles & de dérangements qu'on prétend dans les corps où il ſe trouve.

On a obſervé, il y a long-temps, que dans les fievres ſuppoſées verminеuſes, les vers font du mal de temps à autre, occaſionnent une enflure & une inflammation au nombril, & que la maladie ſe diſſipe promptement ſi la ſuppuration s'établit, au lieu que s'il n'y a aucune tendance à l'inflammation, la ſuite en eſt toujours funeſte; du moins la maladie eſt longue & difficile à guérir. Mais quelle connexion peut-il y avoir entre la ſuppuration du nombril, ne rendant que du pus, & l'exiſtence réelle des vers? Pourquoi tous les fâcheux ſymptômes s'évanouiſſent-ils au moment que la ſup-

puration s'établit, comme je l'ai vu arriver, s'ils ont été produits par des vers logés dans les inteſtins, où ils continuent de ſéjourner ? Il paroît donc que la maladie étoit ſeulement une irritation ou une affection morbifique de quelque inteſtin, occaſionnée par l'uſage de quelque nourriture mal-ſaine que la force de la conſtitution a porté à la ſurface du corps, au ſoulagement immédiat & proportionné des parties vitales & intérieures. Maintenant ſi telle eſt la vraie nature de la maladie dans certains cas, on peut conjecturer qu'elle eſt la même dans beaucoup d'autres où les efforts de la nature ont été contrariés, & dans leſquelles on a épuiſé ſes forces par des purgations mal placées & trop ſouvent répétées.

On voit tous les jours que les purgatifs ne réuſſiſſent pas à déloger les vers dans les enfants. Cette vérité eſt connue de toutes les perſonnes qui employent ſouvent cette ſorte de remedes dans les cas de fievre vermineuſe ſuppoſée ; & la réſiſtance que cette maladie oppoſe à la guéri-

ſon, ſemble prouver que c'eſt au vice de la méthode curative qu'il faut l'attribuer, c'eſt-à-dire, à l'abus des purgatifs. Et encore n'y auroit-il que demi-mal ſi toutes ces purgations ne produiſoient que des nauſées, un mal-être, quelques tranchées paſſageres & en pure perte; mais malheureuſement leurs mauvais effets ne ſe bornent pas là; & ces remedes dont l'uſage n'eſt qu'inutile dans la ſuppoſition qu'il y a des vers à expulſer, deviennent pernicieux & ſouvent deſtructeurs ſous un point de vue différent & plus probable.

Si l'irritation des inteſtins étend ſon influence juſque ſur le cerveau, comme cela arrive volontiers, l'indication ſera de calmer cette irritation & de fortifier les inteſtins après avoir toutefois évacué la matiere peccante, & non pas de les affoiblir par des purgations fréquentes qui ſont de nouvelles cauſes irritantes, & portent leur action dans toute la longueur du canal inteſtinal. Dans les enfants, dont les nerfs ſont tendres, & dans leſquels l'irritation ſe tranſmet promp-

tement des inteſtins & des autres parties éloignées du corps au cerveau, il faut craindre les effets de cette irritation, & ſur-tout lorſqu'elle eſt trop ſouvent répétée. J'ai été plus d'une fois témoin que des ſelles qui amenoient des vers, quoique le nombre de ces derniers ne fût pas conſidérable, ont été ſuivies bientôt après de convulſions légeres & d'autres ſymptômes nerveux très-effrayants. On ne pouvoit douter que dans ce cas-ci les enfants n'euſſent de vers; on pouvoit même conjecturer qu'ils en euſſent encore beaucoup; mais auroit-on oſé les tourmenter & les affoiblir par l'uſage des purgatifs, qui ne pourroient que leur être nuiſibles, ſur-tout ſi la ſuppoſition d'un plus grand nombre de vers à évacuer, étoit mal fondée.

Il eſt d'autres vermifuges qui ne ſont pas purgatifs, & contre leſquels il n'y a pas la même objection à faire, quoiqu'il n'y ait que fort peu, ou pour mieux dire, point du tout de bien à en attendre dans la fievre prétendue vermineuſe, qui, comme je l'ai déjà dit,

eſt beaucoup plus rare qu'on ne le penſe.

La véritable cauſe de cette maladie eſt, comme je m'en ſuis aſſuré plus d'une fois, l'abus des fruits qu'on permet aux enfants ; quoiqu'elle puiſſe quelquefois ſe déclarer malgré un régime bien réglé.

Il eſt probable que les fruits, de quelque eſpece qu'ils ſoient, lorſqu'on en mange trop, donnent également la fievre ; & que même ils peuvent occaſionner d'autres accidents très-graves quand on continue trop long-temps ces excès. Je me ſuis convaincu nombre de fois tant par ma propre expérience que par celle des médecins mes amis, qu'une foule de dérangements & de maladies qui arrivent en été ſont cauſés par les cériſes mangées avec excès, quoiqu'elles ſoient regardées généralement & par-tout le monde comme un fruit ſalutaire & rafraîchiſſant, au point qu'on permette aux enfants d'en manger à volonté ſans qu'on ait la moindre inquiétude ſur leurs effets. Il n'en eſt pas de même des poires,

des prunes, & des pommes qu'on ne croit pas auſſi ſaines que les cériſes.

De toutes les branches des ſciences naturelles, il n'y en a aucune qui admette tant de ſujets de doute & qui prête tant au ſcepticiſme que la médecine. Il n'eſt donc pas étonnant que beaucoup de gens ſoient dans la ferme perſuaſion que les fruits ne peuvent jamais faire de mal aux enfants. Cependant ils ont de commun avec toutes les ſubſtances que nous connoiſſons qu'ils produiſent des effets différents ſelon la conſtitution des perſonnes qui en uſent. Ils ſont ſalutaires & médicamenteux à l'un ; benins à un autre, nuiſibles à un troiſieme. Dans le cas même où ils ſont préjudiciables, le détriment qu'ils apportent doit être en raiſon de la quantité, & cette quantité qui eſt relative à la conſtitution & au tempérament ne peut être fixée par aucun moyen connu.

Les perſonnes qui ne font pas attention à cette diverſité d'effets, ſont incapables de ſe rendre raiſon du mal qu'elles éprouvent ; elles continuent

à être dans la perſuaſion qu'elles peuvent manger, ſans riſque, autant de fruit qu'il leur plaît ; & que tous les autres en peuvent faire de même. S'ils voyent que ces eſſais ne réuſſiſſent pas aux autres, elles ſe fondent ſur le principe que les choſes même les plus nuiſibles ne produiſent pas les mêmes effets ſur tous les tempéraments, pour ſe féliciter de leur bonne conſtitution, capable de corriger l'inſalubrité des fruits, ou de réſiſter à leur action pernicieuſe ; de la même maniere que de deux perſonnes expoſées à la contagion de la petite-vérole, l'une la prend, & l'autre ne la prend pas. Il me ſemble néanmoins que relativement au ſujet qui nous occupe, on devroit faire plus de cas de la conduite ſage de nos aïeux, & ſe conformer à leur jugement. Nos peres, au moins auſſi inſtruits que nous, & peut-être plus ſages & plus réſervés, ont attribué beaucoup de maladies d'enfants à l'uſage fréquent & immodéré des fruits de toute eſpece, & ſouvent à moitié murs. Les réflexions ſuivantes ſerviront à confirmer leur ſentiment.

Nous avons obſervé très-ſouvent, & pluſieurs médecins ont rapporté nombre de faits qui prouvent qu'une quantité modérée de fruits mangés avec appétit peut cauſer la colique, qui ne peut avoir lieu ſans que le corps ſoit dérangé. Or, tout ce qui eſt nuiſible & qui peut occaſionner de la douleur, peut également, ſelon les circonſtances, faire naître différentes eſpeces de maladies, telles que la fievre, la diarrhée, la ſtupeur, des affections du cerveau.

La prétendue fievre vermineuſe préſente différents aſpects, ſelon qu'elle provient de l'habitude où l'on eſt de faire des excès en fruits, ou d'un ſeul excès fait en paſſant. Dans le premier cas, le malade s'affoiblit peu-à-peu ; il languit, ſa couleur devient pâle & livide, le ventre s'enfle, ſe durcit ; l'appétit manque ; la digeſtion ne ſe fait plus ; les nuits ſe paſſent ſans repos, ou le ſommeil eſt très-interrompu par des ſurſauts fréquents, la fievre ſe met bientôt de la partie ; peu-à-peu le malade eſt pris d'un ſommeil comateux,

& tombe enfin dans des convulsions, qui souvent se terminent par la mort. Le pouls, quoique vif, n'est jamais fort ni dur; &, à la vérité, il l'est très-rarement dans les maladies des enfants; cependant les carotides battent avec beaucoup de force & soulevent la peau au point qu'on peut voir leur mouvement à une certaine distance. La chaleur est alors considérable, sur-tout dans le crâne, quoique dans d'autres temps où le cerveau est moins affecté, cette chaleur ne soit guere au dessus du degré naturel. Elle est quelquefois accompagnée d'une douleur aiguë à la région épigastrique, d'autrefois & le plus souvent cette douleur est légere, & se termine en léthargie. Il y a pourtant un certain degré de douleur qui est inséparable de cette fievre, & la distingue des autres maladies comateuses.

Lorsque le malade a mangé en une seule fois une très-grande quantité de fruits, la maladie prend promptement, & ses progrès sont rapides. Quelquefois le malade passe en peu

d'heures d'une ſanté parfaite en apparence, à un état ſtupide & comateux, ou, pour mieux dire, à l'agonie. Les ſymptômes de la fievre quand elle eſt bien déclarée, ſont preſque les mêmes dans les deux cas, ſinon que dans celui-ci, j'ai vu conſtamment un peu de matiere purulente rendue le premier jour par les vomiſſements & par les ſelles. Les dernieres ſont dans l'un & l'autre cas, telles que je les ai décrites, c'eſt-à-dire, qu'elles contiennent une matiere caillée, qui reſſemble au lait coagulé; ou bien une matiere flottante qui eſt de la couleur & de l'apparence de la conſerve; ou enfin un grand nombre de petits fils & de pellicules.

Si dans ces circonſtances on purge trop ſouvent, les douleurs & les plaintes recommencent après un ſoulagement de courte durée, avec la plus grande violence, la léthargie fait des progrès, & les convulſions lui ſuccedent. Quand la maladie n'eſt pas ſi grave, les fréquentes purgations amenent des douleurs venteuſes qui roulent dans les côtés & dans

la poitrine, avec des tiraillements & des châtouillements aux levres & au viſage. Auſſi-tôt que quelqu'un de ces ſymptômes ſurvient, il faut abſolument diſcontinuer l'uſage des purgatifs. Je ne parle pas de la ſaignée : elle doit être proſcrite dans toutes ces maladies.

Au commencement de cette fievre, comme la matiere indigeſte & la mucoſité qui ſéjournent dans l'eſtomac & dans les inteſtins, entretiennent la violence des ſymptômes ; il faut employer les vomitifs & un catarthique qui produiront de bons effets. On donnera pour vomitif à un enfant de trois ou quatre ans quelques grains d'ipécacuanha, ou, ce qui vaut mieux, trois ou quatre cueillerées d'infuſion de cette racine dans du vin, avec dix gouttes d'eſſence d'antimoine. Pour le purger, on peut lui faire avaler une poudre compoſée de jalap & de rhubarbe, de chaque quatre grains, de ſenné en poudre & de ſucre fin, de chaque ſix grains. Si ce purgatif opere bien la premiere fois, il n'eſt pas néceſſaire de le ré-

péter, & ſi le malade eſt conſtipé, il faudra lui donner le ſecond jour le lavement ſuivant.

R. Infus. flor. chamæmel. Unc. V.
Aloes caballin. drachm. ſem.
Fiat ſolutio pro enemate.

Un point eſſentiel d'où dépend la guériſon de cette maladie, c'eſt l'uſage des topiques appliqués à la région de l'eſtomac & ſur tout le ventre. La cauſe de cette fievre a ſon ſiege dans le canal inteſtinal, & étend delà ſon action ſur toutes les parties tant ſupérieures qu'inférieures. J'ai déjà expliqué ma façon de penſer ſur les topiques qui agiſſent avec une efficacité réelle & frappante, & dont les effets ne ſont pas dus aux particules abſorbées par les portes, & qui circulent avec les humeurs, mais à leur action immédiate ſur les nerfs. Comme la cauſe de la maladie eſt d'une nature froide, les remedes doivent être chauds & tirés de la claſſe des cordiaux, des fortifiants, &c. On doit même favoriſer leur activité, au moyen d'une chaleur ſoutenue, l'ordonnance ſuivante dont

je me ſers ſouvent a toujours produit des effets ſalutaires :

R. Fol. abſynth. & Rutæ ana. p. æqu. *aquæ font.* q. s. *fiat decoctum ſaturatiſſimum quò calide foveatur regio ventriculi & abdomen quarta vel quinta quaque hora, per horæ quadrantem.*

Magma ex herbis coctis poſt fotus uſum iiſdem partibus perpetuo appoſitum teneatur & quoties refrixerit aliud calidum apponatur.

Voici la formule dont j'ai fait uſage à l'intérieur :

R. Aqv. Cinam. ſpirit. ten. ana Unc. ſem.
Olei amygd. dulc. Unc. i ſem.
Syrup. balſam. Drach. iij
Miſce & tempore uſus fortiter concutiatur in phiala : capiat pro ratione ætatis Drach. ij *ad Drachm. vj tertia quaque hora.*

S'il ſurvenoit des accidents nerveux pendant le traitement de la maladie, ou qu'il en ſubſiſtât après la guériſon, il faudroit donner au ma-

lade une fois ou deux par jour quatre grains d'aſſa-fétida en pilules : ce remede diſſipera en peu de temps ces ſymptômes, & il a cela d'avantageux que les enfants, au lieu d'en avoir de l'averſion, le prennent avec plaiſir & en demandent lorſqu'on ne leur en offre pas ; il y en a même qui le préferent aux oranges ou a d'autres douceurs qu'on leur préſente. Il a été remarqué plus haut que les diagnoſtics de la préſence des vers ſont très-incertains : cela dit, non-ſeulement qu'on en ſoupçonne quelquefois dans les cas où il n'y en a pas ; mais encore que, quelquefois il s'en trouve là où l'on ne s'y attendoit pas. Reſte donc à ſavoir ſi dans le cas où il y a réellement des vers, la maladie doit être traitée ſelon la méthode décrite, & s'il n'y a pas de danger que ce traitement ne faſſe faire des progrès au mal ? ou lui faſſe du moins gagner du terrein pendant qu'on perd ſon temps.

Je réponds négativement à l'une & l'autre de ces queſtions : car, dans

la ſuppoſition même que le canal inteſtinal ſoit rempli de vers, cette méthode ſuivie avec quelques légers changements eſt abſolument préférable à celles que l'on emploie communément : & ſoit que les vers ſe rencontrent avec un tempérament foible, ou que leur préſence l'affoibliſſe, les purgations répétées, ſur-tout les purgatifs mercuriels ne peuvent avoir ſur les enfants que de très-mauvais effets.

L'uſage du *branca-urſina* eſt encore plus à blâmer. Ce végétal doit être rangé dans la claſſe des poiſons plutôt que dans celui des remedes. La barbotine ou poudre aux vers & tous les amers ſont trop déſagréables au goût & trop fatigants à l'eſtomac pour y reſter long-temps. La poudre de Coralline eſt dégoûtante par la quantité qu'il faut en prendre ; & l'infuſion de la racine d'œillet occaſionne quelquefois des vertiges & des convulſions. Il eſt vrai que bien des perſonnes prétendent que ces convulſions ſont excitées par les contorſions des vers dans les inteſtins,

& que, pour obvier à ces inconvénients, il faut faire l'infusion plus forte : qu'alors elle tuera plus promptement ou engourdira du moins ces reptiles. Cependant d'autres & en particulier le docteur Linning sont d'un sentiment contraire : ils imputent les mauvais effets de ce remede à ce que la dose en est trop forte. Comment dans cette diversité d'opinions décider si les accidents fâcheux arriveront on non ? Aussi voit-on très-souvent des parents qui ne consentent pas qu'on administre ce vermifuge à leurs enfants : & ceux-ci, de leur côté, ont une très-grande aversion de le prendre aussi-tôt qu'ils ont essayé le goût terrestre & nauséabonde qui lui est particulier. Les fomentations du ventre avec une forte décoction de rhue & d'absynthe réitérées jour & nuit sont au contraire un remede très-aisé à administrer, qui n'expose à aucun danger, & qui, au lieu d'affoiblir les viscères du bas-ventre, tend manifestement à les fortifier. Cette derniere propriété contribue peut-être

plus que toute autre chose à la destruction des vers, dont la vigueur est accablée par celle des forces digestives du corps dans lequel ils sont logés. A la suite des fomentations, on doit faire usage des onctions du ventre avec un liniment composé d'une partie d'huile essentielle de rhue & de deux parties de décoction de ce végétal dans de l'huile douce.

Forestus dans ses observations (L. 21. Obs. 33), fait mention d'une cure remarquable effectuée par un onguent dont le fiel de taureau étoit le principal ingrédient : lorsqu'on ne peut pas sur le champ se procurer la décoction ou l'huile essentielle de rhue, un onguent chargé de fiel de taureau ou de fiel de bœuf peut les remplacer.

Quant aux remedes internes, le meilleur est l'assa-fétida avec une ou deux pilules d'aloës données à des intervalles convenables.

La diete qu'on prescrit aux enfants disposés aux vers devroit être chaude & nourrissante, leurs aliments devroient être tirés au moins

en partie du regne animal ; on ne riſqueroit même rien de les relever un peu au moyen des aſſaiſonnements. Leur boiſſon ordinaire ſera une bierre bien houblonnée, & de temps en temps on leur donnera un peu de vin avec les trois quarts d'eau. Le beurre n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi contraire qu'on le croit communément, & il n'eſt pas néceſſaire de les en priver entiérement. Le fromage de bonne qualité, mangé modérément, leur convient également. Pendant la fievre, on leur fera prendre de temps en temps un peu de bouillon, & quand l'appétit ſera revenu, on leur donnera pour premiere nourriture des viandes, mais avec beaucoup de ménagement & par petites portions. A meſure que le malade ſe fortifie, on en augmentera la quantité en évitant avec le plus grand ſoin les indigeſtions qui, s'il en ſurvenoit, ſeront guéries avec la poudre ſuivante :

R. Rhubarb. pulv. Magnes. alb. ana gr. 8.

Spec. arom. gr. ij. M.

On ſera peut-être étonné de ce que je preſcris une diete toute contraire à celle qu'on fait ordinairement obſerver aux enfants, & de ce que je ne me conforme pas à l'uſage qui leur défend une nourriture ſucculente, de crainte de replétion. Je ne diſconviens pas que c'eſt une très-grande erreur que de trop nourrir les enfants, ou de ne leur permettre que du vin, des ſauces, des ragoûts? Mais l'erreur n'eſt pas moins grande lorſqu'on les tient trop long-temps à une diete ſévere & pauvre qui affoiblit les organes de la digeſtion, & les rend ſujets à toutes ſortes de maladies, & particuliérement à celles qui affectent les viſceres. A l'égard de la prétendue fievre vermineuſe, s'il eſt vrai que les fruits acides mangés en trop grande abondance en ſont la véritable cauſe, il eſt inconteſtables qu'une diete chaude & nourriſſante, pourvu toutefois qu'on ne paſſe pas les bornes, ſera très-efficace pour la combattre & pour rétablir en peu de temps les forces naturelles de l'eſ-

tomac. De plus, ſi la maladie ne cede pas promptement aux méthodes qu'on vient d'expoſer (comme il y a beaucoup d'exemples connus, & pluſieurs dont j'ai été témoin oculaire) la maladie ſe termine par une inflammation & par une ſuppuration au nombril ; on doit, de toute néceſſité, ſoutenir les forces du malade par un uſage modéré de nourriture animale, qui ſeule peut ſeconder les efforts de la nature, & faire eſpérer une terminaiſon heureuſe.

FIN.